62

IMAGES

No. 680 — LE CAIRE (EGYPTE) 21 SEPTEMBRE 1942



TROUPES SPECIALES libano-syriennes

Sous l'égide des Forces Françaises Combattantes, des troupes spéciales libano-syriennes subissent un entraînement intensif et sont prêtes à combattre pour défendre leurs pays. Voici un clairon des troupes spéciales, à l'allure vraiment martiale.

DANS CE NUMERO:

J'AI VU LES RUSSES A L'ŒUVRE

UN REPORTAGE D'EVE CURIE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent..

R. Solomon (Tel-Aviv)

● *Je pense que vous pouvez présenter votre thèse de doctorat en français à la Faculté de Droit de l'Université Fouad Ier.*

Nino

● *Votre emballement est bien de votre âge et je conçois très bien que vous ayez pu être impressionné par une vision aussi éclatante. Votre belle inconnue n'habite sans doute pas votre ville. Mais peut-être qu'un heureux hasard vous remettra sur son chemin. Je le souhaite pour vous.*

Schniberg (Izmir)

● *Vous êtes bien trop jeune, mon ami, pour pouvoir affronter les responsabilités de la vie matrimoniale. Dans deux ou trois ans, peut-être, si vos sentiments sont toujours les mêmes, vous pourrez alors vous décider. Pour le moment, laissez passer les jours et continuez à avoir avec elle la même attitude amicale.*

Diablotin

● *Ne faites absolument aucun cas des ragots et des racontars. Toutes ces intrigues menées autour de votre idylle ne doivent en rien assombrir la sérénité de celle-ci, et votre ami a bien raison de n'en tenir aucun compte. Quant à la jeune fille en question, dites-lui carrément d'avoir à se mêler de ce qui la regarde et ne manquez pas de lui déclarer ce que vous pensez de son niais de frère.*

G. Stern

● *Comment pouvez-vous aimer d'égale façon deux jeunes gens à la fois ? Excusez-moi de vous le dire, mais vous n'aimez ni l'un ni l'autre, et puisque tous deux sont de religion différente de la vôtre, prenez le parti d'épouser l'homme que vos parents vous destinent. Si « des difficultés insurmontables rendent votre union avec celui-ci presque irréalisable », comme vous le dites, attendez un autre duquel, je l'espère pour vous, rien ne vous séparera.*

Platon

● *Pour que cette jeune fille attende des heures à sa fenêtre pour vous voir passer est un signe évident de l'intérêt qu'elle vous porte, et votre vanité peut être flattée à juste raison. « Pourtant, me dites-vous, je n'ai pas eu le courage jusqu'ici de lui adresser la parole.» Alors, qu'attendez-vous de moi ? Comptez-vous comme Christian me confier le rôle de Cyrano ? La timidité est une bien triste chose, et je vous plains de tout mon cœur d'avoir attendu si longtemps pour vous déclarer. Allez-y carrément et sans ambages et n'oubliez pas que la vie sourit aux audacieux.*

Vieille fille amoureuse

Lectrice assidue de votre intéressante rubrique, c'est avec admiration que j'ai lu les solutions aux cas les plus difficiles. Aussi, me trouvant dans une situation pénible, je n'ai pas hésité à faire appel à votre expérience.

Célibataire et âgée de 35 ans, je vis avec mon frère, qui est mon aîné de dix ans. Jusqu'aujourd'hui je n'avais jamais aimé et j'étais heureuse. Récemment je connus un jeune homme dont je fus bientôt éprise. Je dois dire que je fus payée de retour et que celui-ci, âgé de 25 ans, m'a demandée en mariage. Mais ses parents s'opposent à notre union. Cependant, il est prêt à tout pour m'épouser. Bien qu'il occupe une situation indépendante, je ne voudrais pas être cause d'une rupture avec ses parents. Est-il juste, Horatius, que deux êtres qui s'adorent, qui ne vivent que l'un pour l'autre, ne puissent s'unir à cause d'une différence de quelques années ? Je me trouve dans un cruel dilemme et attends de vous le conseil qui me dictera ma ligne de conduite.

● *Ma chère amie, vous me mettez dans un grand embarras, mais, à mon avis, rien ne compte devant l'amour et l'âge ne fait rien. Bien entendu, il vous sera cruel d'ici quelques années de voir votre mari encore jeune, recherché et adulé, tandis que des cheveux gris commenceront à argenter vos tempes. Mais vous aurez connu une période de vie heureuse et sereine. Etes-vous prête à affronter le risque ? N'êtes-vous pas effrayée devant la perspective de l'avenir ? Dans ce cas, dites oui carrément et confiez-vous à votre destinée.*

Folies de seize ans

J'ai seize ans. Je connais un jeune homme de vingt ans. Nous nous aimons mutuellement ; bien plus : nous nous adorons. Il est beau, grand, brun, ses yeux sont verts et ensorceleurs. Je ne peux me séparer de lui. Nous voudrions nous fiancer, mais nos parents s'y opposent formellement. Il voudrait m'enlever. Ce serait si beau, pensez-y, Horatius. Il m'a promis de m'emmener à Alexandrie en avion. Imaginez-nous planant au-dessus de la terre, tous les deux seuls... quel rêve, toujours ensemble, jamais séparés ! Je vous assure que ce n'est pas de l'enfantillage. Nous nous aimons sérieusement, passionnément. Aidez-moi, Horatius, conseillez-moi, secourez-moi !

● *Allons, allons, du calme, petite exaltée. Folies de seize ans c'est certain, mais folie pure. Alors quoi ! Vous défieriez toutes les lois sociales, tous les principes d'obéissance envers vos parents pour voler ainsi avec votre amoureux ? « Imaginez-nous planant au-dessus de la terre », mais l'avion comporte plusieurs places, chère amie, et vous ne serez pas seuls. Des regards indiscrets et réprobateurs ne manqueraient pas de se poser sur vous et, comme l'œil de Caïn, d'être une menace constante sur votre bonheur qui, ainsi, ne serait que de très courte durée. Allons, allons, folle Juliette, dites à votre Roméo d'attendre et prenez tous deux votre mal en patience. Plus tard, peut-être, vos deux familles ne trouveront plus d'objection à votre union et tout ira pour le mieux.*

Paulette

● *Ainsi vous aimez cet homme de vingt-trois ans votre aîné, mais jamais le mot « amour » n'est sorti de vos lèvres, ni des siennes. Cependant, il est des regards plus éloquents que des paroles, des pressions de main significatives et toutes sortes d'indices qui ne trompent pas. Vous êtes à Alexandrie et il habite Le Caire. Mais vous comptez venir bientôt dans la capitale. Il est marié et vous êtes encore à l'âge où la vie est pour vous pleine de promesses. Mais vous ne me demandez aucun conseil. Vous cherchiez quelqu'un à qui confier votre grand secret, ne pouvant le faire à personne d'autre. Parfait. Je vous ai écoutée, un sourire indulgent a fleuri sur mes lèvres et j'ai déchiré la lettre en très petits morceaux. N'était-ce pas ce que vous désiriez ?*

Joseph K... de Beyrouth

● *Je ne puis, mon cher monsieur, que vous affirmer une seule chose : c'est que les opérations de chirurgie esthétique ont donné les résultats les plus concluants. Mais pourquoi cet excès de coquetterie ? Ne dit-on pas que vilain nez n'a jamais gâté joli visage ?*

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

Un Tournant Décisif

Voici quatre semaines que, provoquant l'admiration du monde entier, Stalingrad tient devant les gigantesques assauts allemands. Si sa chute éventuelle constituerait certainement, du point de vue de la stratégie générale des Alliés, un événement de la plus grande gravité, il n'en reste pas moins que la résistance opiniâtre que les Russes y déploient est de nature à compromettre sérieusement les plans que, selon toute vraisemblance, le haut commandement nazi avait élaborés pour les mois décisifs à venir.

En admettant en effet que la perte de cette importante position — clé de voûte des fronts méridionaux et centraux — entraînerait la rupture de la dernière ligne de communications Nord-Sud dont les Russes disposent encore sur un méridien situé déjà assez à l'Est, elle ne mettrait pas fin pour autant d'ici le début de l'hiver, ainsi que le prouvent les opérations présentes, à la considérable force combattive et même offensive des armées soviétiques. Mais si la dislocation presque totale des communications russes que signifierait la perte de Stalingrad avait lieu, il resterait encore au haut commandement allemand à aménager les quartiers d'hiver en vue de cette campagne de « liquidation » qu'après le sectionnement et l'isolement des armées adverses, condamnées à ne plus dépendre que de leurs propres stocks, il projette pour la saison froide. Dans cet ordre d'idées, il est très probable, par exemple, que dans l'esprit des chefs militaires nazis l'occupation de Moscou devant faciliter énormément ces opérations de « nettoyage » constitue, avec la prise de Stalingrad, un des éléments essentiels de la campagne présente. Car si une marche sur Moscou a des chances de succès en été, dans les neiges, par contre, elle risque fort de se transformer en débâcle.

C'est pourquoi chaque jour de gagné à Stalingrad est tellement important pour la suite des opérations en Russie. Mais cela est également vrai pour le Moyen-Orient si l'on reconnaît, comme les événements le démontrent, que, quelle que soit encore l'énorme puissance de la machine de guerre allemande, elle n'est pas en mesure de développer plus d'une grande offensive en même temps. Si Hitler en avait maintenant fini avec Stalingrad, il aurait sans doute déjà lancé une pointe vers Moscou et, mettant à profit sa situation à El-Alamein, repris avec l'appui de son aviation disponible l'offensive contre l'Egypte. Sur ce théâtre d'opérations aussi, il est en train de perdre graduellement les avantages que lui avait procurés l'importante avance de Rommel.

La guerre est, plus que jamais, à un tournant décisif.



CARY EPOUSE BARBARA

La célèbre héritière des établissements Woolworth vient de célébrer son troisième mariage, cette fois avec l'acteur de cinéma bien connu Cary Grant. Souhaitons à celui-ci une existence conjugale moins éphémère que celle de ses prédécesseurs. Peu après son mariage, l'acteur fut enrôlé dans l'armée.

Edouard Herriot

AU SECOURS DE « LA MÈRE MALADE »



Les Français combattants ont chaleureusement accueilli le geste de M. Edouard Herriot lequel, avec M. Jeanneney, ancien président du Sénat, vient d'adresser au maréchal Pétain une protestation contre la suppression, décidée par le gouvernement de Vichy, du bureau des deux Chambres du Parlement français. M. Jeanneney et M. Herriot sont restés en France après l'armistice. Il a été très difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre leur activité de l'étranger.

Si le président du Sénat ne s'était signalé par aucun geste d'opposition, avant la lettre au maréchal dont la presse a récemment parlé, M. Herriot du moins avait nettement manifesté qu'il désapprouvait le régime de Vichy ; il avait écrit dans un organe américain un article qui exprimait ses vœux pour une victoire anglo-américaine en même temps qu'il en affirmait l'espérance. M. Herriot n'avait pas fait acte de rébellion ouverte contre le maréchal. M. Louis Lévy, ancien correspondant du « Populaire », lui reproche, dans « Vérités sur la France », un certain manque de volonté. Le monde a vu avec d'autant plus de satisfaction sa démarche tardive mais nette.

On connaît les grandes lignes de sa carrière politique. Chef du parti radical, il en a longtemps disputé la présidence à M. Daladier dans une lutte intérieure qui a pris le nom de « querelle des deux Edouard ». Ancien ministre de l'Instruction Publique, il a réformé les programmes de l'enseignement en les modernisant, c'est-à-dire en réduisant dans les cycles secondaires la place des humanités gréco-latines. M. Herriot a longtemps été responsable des destinées de la France. Mélomane et cultivé — il a écrit une « Vie de Beethoven » et un ouvrage sur Madame Récamier — M. Herriot a fait un grand voyage en Orient. Il avait séjourné en Egypte, il y a trois ou quatre années.

L'action italienne

EN EUROPE CENTRALE

A en croire les informations de presse, des divergences de vues ont surgi entre l'Allemagne et l'Italie au sujet du partage de leurs zones d'influence réciproques en Europe centrale et dans les Balkans. On dit qu'à la suite d'une discussion avec M. von Ribbentrop, le comte Ciano aurait subitement quitté Budapest pour rentrer à Rome le 20 août dernier, sans même assister aux funérailles du jeune fils du régent Horthy. Nous n'avons aucune lumière particulière sur la question, mais il n'est pas inopportun de rappeler l'action italienne au cours de ces dernières années en Europe centrale.

Sortie mutilée des deux tiers de son territoire par le traité de Trianon, la Hongrie n'a pas cessé, pendant la période qui s'est écoulée entre les deux guerres, de revendiquer les provinces auxquelles elle estimait avoir droit. Le revisionnisme hongrois a rencontré l'opposition des puissances occidentales, en premier lieu de la France qui avait pris fait et cause pour la Petite-Entente. Parmi les anciens Alliés, seul le Duce avait élevé la voix en faveur des Magyars. Il devenait officiellement leur ami. Les projets de confédération danubienne, les accords tripartites italo-austro-hongrois, les échanges avec la Hongrie disent assez la place qu'occupait l'Italie dans le royaume de Saint-Etienne. Après l'assassinat du roi Alexandre, les chances d'un rapprochement italo-yougoslave (que la France souhaitait et auquel elle travailla) tombèrent à zéro. L'Italie eut vite fait de revenir à son opposition initiale au gouvernement de Belgrade. Son action s'est longtemps appuyée sur les éléments croates jusqu'à la guerre. En Bulgarie, elle tenait quasiment la tête du pays. Le roi Boris a épousé, on s'en souvient, la princesse italienne Giovanna et il est clair que ce n'est pas sa conversion à l'orthodoxie qui pouvait faire oublier à la reine des Bulgares les services que son pays attendait d'elle.

Tels sont les atouts dont l'Italie disposait en Europe centrale et orientale. Les nouvelles conditions politiques et militaires de l'Europe les ont certainement modifiés. Dans quel sens ? C'est le secret de demain.

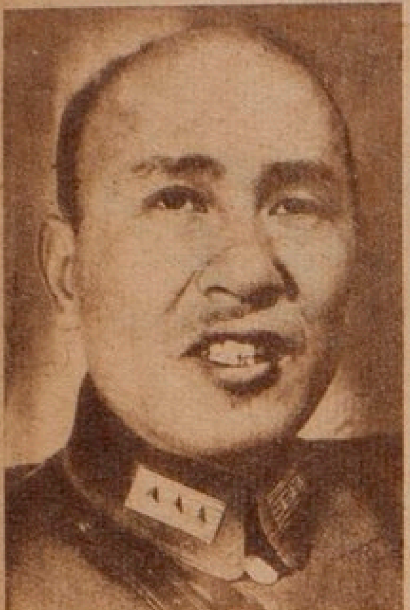
LA RESISTANCE RUSSE

Alors que l'ennemi exerce une pression de plus en plus marquée sur Stalingrad, qu'il a jeté dans cette bataille une quantité inégalée d'hommes et de matériel, qu'il ait réussi à former des poches à l'ouest de la ville, Stalingrad tient toujours. Avec un mordant, une fougue, une ardeur qui forcent l'admiration du monde, et celle même de leurs adversaires, les Rouges ne cèdent pas un pouce de terrain sans se livrer aux batailles les plus furieuses. Dans le nord et dans le centre ils tiennent magnifiquement tête à l'envahisseur et ont lancé dans les secteurs de Mourmansk, de Léningrad, de Rzhev et de Voronezh des contre-attaques ayant eu pour résultat de refouler l'ennemi et de lui faire subir des pertes énormes. Dans la région de Rzhev, plus particulièrement, les Soviets auraient resserré leur étreinte autour de la forteresse allemande, mettant celle-ci dans une situation des plus critiques. Partout, la violence des combats augmente d'intensité, mais les armées du Reich se heurtent à une résistance farouche et subissent les contre-coups de leurs attaques. Aux dernières nouvelles, le haut commandement russe a donné ordre à chaque unité défendant Stalingrad de déclencher une offensive immédiate contre les armées de von Bock. D'autre part, d'immenses renforts arrivent de Sibérie et tous les habitants de la grande ville sont d'ailleurs prêts à apporter leur aide pour la sauvegarde de leur cité que les armées continuent de défendre avec la dernière énergie. Déjà l'hiver approche. Staline a lancé un appel à l'aviation russe pour sauver Stalingrad comme, il y a deux ans, la R.A.F. a sauvé la Grande-Bretagne.



Un général musulman

BRAS DROIT DE TCHIANG-KAI-CHEK



Une nouvelle de Londres informe que le général qui commande les troupes chinoises dans leur offensive contre Kinhwa, capitale du Chekiang, est le général musulman Paï-Tsung-Hsi.

C'est une curieuse et pittoresque figure que celle de ce grand patriote, réputé être le plus intrépide des soldats, le plus capable des généraux et le plus intransigeant des nationalistes chinois.

Il n'a pas 60 ans. Mais il a passé la plus grande partie de sa vie sur les champs de bataille ou dans les camps d'entraînement. Avec le maréchal Tchang-Tso-Lin, il combattit pour l'unité de la Chine et son intégrité, contre les généraux rebelles, contre les Japonais, contre les dissidents mandchous ou autres.

Il s'est lié d'une amitié très étroite avec son compagnon d'armes le général Li, qui est maintenant son chef hiérarchique. Ces deux généraux, dont la vie fut consacrée à la restauration de la Chine, collaboraient avec une telle ferveur qu'on finit par ne plus citer l'un d'eux séparément et qu'on forma de leurs deux noms celui de « Li-Paï ».

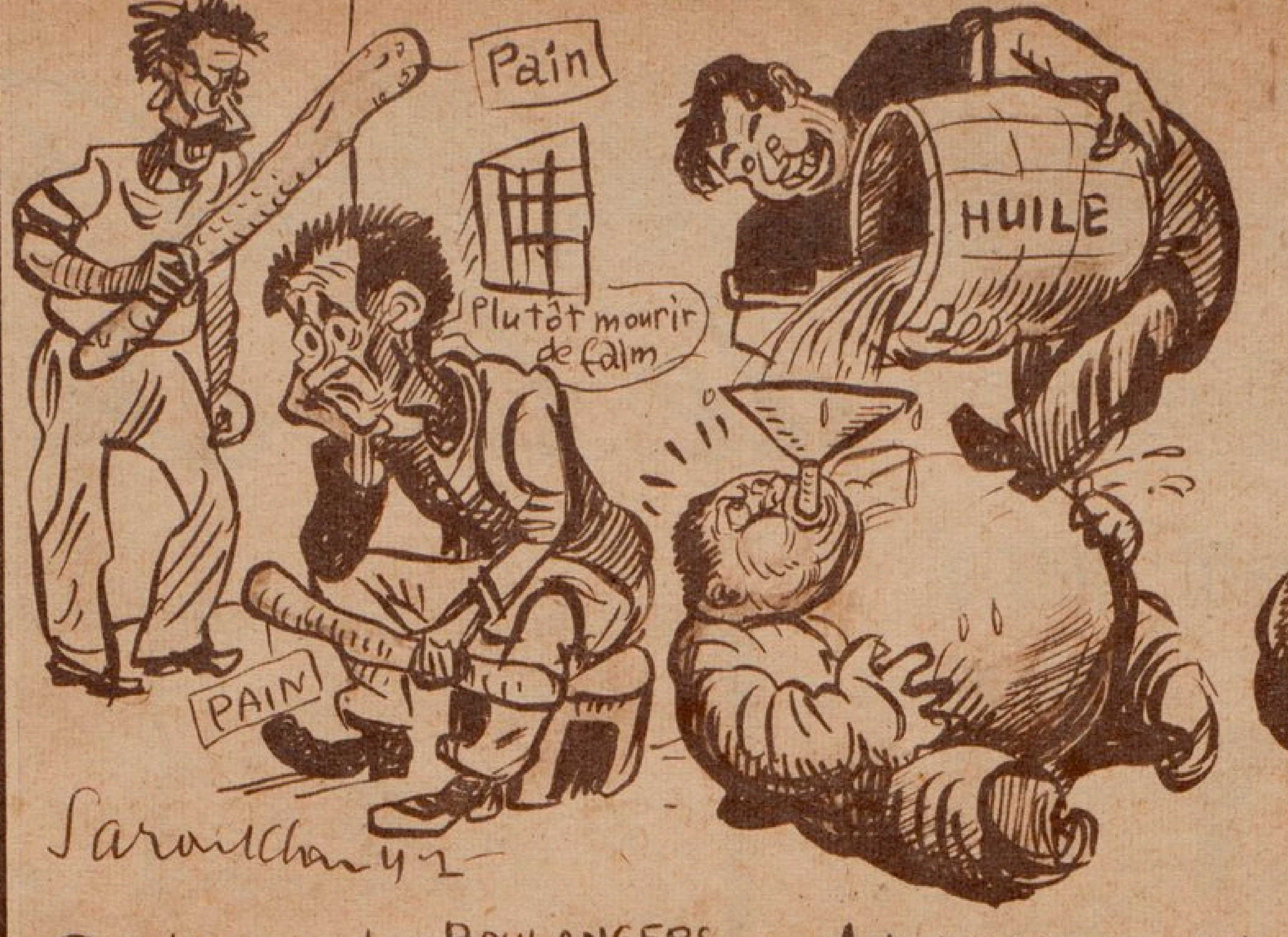
Et pourtant, ces deux hommes diffèrent l'un de l'autre ; ils se complètent pour ainsi dire. Li est fruste et quelque peu cassant ; on l'appelle la « main de fer ». Paï est plus humain ; c'est un intellectuel ; on l'appelle le « gant de soie ». Mais tous les deux sont d'une intransigeance intraitable quant aux droits et aux intérêts de la Chine.

Paï ne fut pas toujours en excellents termes avec Tchiang-Kaï-Chek. Il y a quelques années, ce dernier négociait avec les Japonais et semblait sur le point de céder à quelques-unes de leurs exigences. Le général Paï se fâcha, son ami Li se solidarisa avec lui et ils se retranchèrent dans leur fief, le Yang-Tsé, où ils jurèrent de se battre jusqu'à la mort plutôt que de traiter avec les Japonais.

Cela dura huit ans.

Mais lorsque le Japon attaqua la Chine, le général Paï, n'écoutant que son devoir, se rendit à Nankin où il se mit au service de Tchiang-Kaï-Chek. Il fut accueilli à bras ouverts et occupe, depuis lors, le poste de sous-chef d'état-major des forces chinoises.

Le général Paï appartient à une vieille famille musulmane de Chine, qui fournit à ce pays des chefs militaires et religieux. Paï est pieux et connaît la langue arabe. Il lit et récite le Coran. Au début de la guerre sino-japonaise, il adressa un appel à ses coreligionnaires musulmans, leur demandant de faire leur devoir envers leur patrie et de s'engager dans les armées chinoises. Son appel eut un retentissement considérable et les musulmans s'enrôlèrent en masse, dans toutes les provinces chinoises.



Condamner les BOULANGERS à se nourrir pendant une semaine de leur propre pain. (En cas de refus leur donner 50 coups de bâton... avec leur propre pain, aussi)

Administrer une forte dose d'huile à ceux qui en sont friands au point d'en accumuler de grands stocks...

Et, en général, s'il y en a qui persistent à vouloir GROSSIR aux dépens de leurs concitoyens, leur faciliter la tâche... DONNANT DONNANT...

POUR GUERIR LES PROFITEURS, par Saroukhan

Intérêts américains

A BAGDAD

M. Willkie est passé cette semaine par Bagdad. C'est la première fois qu'un « délégué personnel » du président Roosevelt rencontre les dirigeants orientaux, et en particulier ceux d'Irak. Et le fait est à souligner, car il manifeste la nouvelle tendance qu'ont les Américains aujourd'hui à être « présents » partout où il le faut pour la conduite de la guerre. A ce point de vue, l'Irak n'est pas dénué d'intérêt pour les Etats-Unis, on le verra tout à l'heure.

Un mot d'abord des relations qui ont jusqu'ici existé entre les deux pays. L'Irak faisait encore partie de l'Empire ottoman que les Américains y faisaient déjà sentir leur influence. Leur action n'était pas politique. Des sociétés privées qui s'étaient installées dans les contrées avoisinantes et y avaient ouvert des écoles y attiraient un grand nombre de jeunes gens mésopotamiens. L'attraction la plus forte a été exercée incontestablement par l'Université américaine de Beyrouth, qui reçoit aujourd'hui encore d'Irak un contingent très fourni d'étudiants. Des institutions américaines diverses fonctionnaient depuis longtemps à Ourfa, Mamouret el Aziz, Mardin et Karpout dont les élèves rayonnaient à leur sortie sur les territoires qui forment actuellement le royaume de Fayçal II. De plus, les Américains ont toujours été vivement intéressés par les fouilles archéologiques qui s'y opéraient. L'Irak est une terre de très vieille civilisation, et quiconque en exhumait les vestiges du passé gagnait des sympathies aux Etats-Unis. M. Maurice Pernot, qui faisait en 1912 un voyage d'études dans ces parages, raconte qu'une mission allemande « fouillait » le sous-sol de Babylone. Ces savants allemands recevaient naturellement des subsides d'Allemagne pour leurs travaux — mais aussi de certaines communautés religieuses américaines « qui s'intéressaient particulièrement au prophète Elie et à son histoire ».

Les Etats-Unis ont une légation à Bagdad et on sait que Noury pacha El Saïd en a récemment créé une pour son pays à Washington, dont le titulaire a passé par Le Caire. L'Irak se trouve en effet sur la route d'approvisionnement du front russe, et c'est par son territoire que transite une partie du matériel américain destiné à l'U.R.S.S.

Pour stimuler nos organes principaux, intestins, reins, la peau et les poumons, rien ne vaut une bonne pinte d'eau.

Un médecin fameux a remarqué que si tous les hommes buvaient un demi-litre d'eau en se réveillant, et puis s'en allaient courir autour de la grande place, il n'y aurait plus de malades.

(Daily Mail)

Le Vatican

ET LA PAIX

Il y a comme une régularité cyclique aux tentatives — plus exactement : aux rumeurs concernant les tentatives de paix. Sans doute parce qu'il y avait longtemps qu'on n'en avait pas entendu parler, il en a été question cette semaine. M. Mussolini aurait choisi pour en parler à S.S. Pie XII un émissaire curieux : antifasciste, résidant en France et qui se serait réconcilié avec lui en 1940. Le lendemain du jour où la nouvelle en était donnée, on faisait savoir que l'émissaire en question ne représentait que l'Argentine et l'Espagne et qu'au surplus le Saint-Père refuse de prendre ses propositions en considération. Où est la vérité ? Pour l'instant, ce qui est intéressant à retenir, c'est le rôle qu'on prête au Vatican dans ces tractations.

Le Vatican a souvent été mêlé, malgré lui, à des démarches de ce genre, depuis que les puissances se battent pendant ce siècle et cherchent à se réconcilier. Placé par ses hautes fonctions au-dessus de la mêlée, le Pape, il faut le reconnaître, est particulièrement qualifié pour prendre l'initiative d'un rapprochement. Il s'est toujours refusé d'appartenir à un parti. En 1914, Sa Majesté cependant Très Apostolique d'Autriche, François-Joseph, le pria de bénir ses étendards qui allaient affronter le feu des batailles. Benoît XV se contenta de répondre : « Je bénis la Paix ». En 1917, Sixte de Bourbon-Parme, beau-frère de Charles d'Autriche, était chargé d'approcher les puissances de l'Entente en vue d'une paix séparée. Il ne manqua pas lui aussi de s'adresser à Rome, on dit aujourd'hui au Vatican. La négociation, on le sait, n'aboutit pas, parce qu'elle avait été trop vite ébruitée — et pas par le Saint-Siège.

Les secrets du Vatican sont bien gardés, on peut en être sûr. Vraies ou fausses, les rumeurs de cette semaine ne seront ni confirmées ni infirmées par lui. La conjecture devient ainsi un jeu plaisant.

Sir Hugh Dowding

A GAGNÉ LA BATAILLE D'ANGLETERRE

L'homme auquel l'Angleterre doit son commandement de chasse — l'arme dont elle est certainement la plus fière après sa marine — n'a rien de commun apparemment avec les hommes dont il est le chef. Il n'est plus jeune. A la déclaration de la guerre, ses cinquante-sept ans rapprochaient l'heure de sa retraite. En fait, il devait la prendre dans les douze mois qui suivirent l'ouverture des hostilités. Elles lui auraient éclaté plus tard que le Chief Air Marshal Sir Hugh Dowding, dont on a dit le grand mérite il y a quelques jours, n'aurait plus été qu'un officier supérieur « en pension ».

Depuis 1900, sa vie entière s'est écoulée dans l'étude des engins militaires. Il a connu toutes les machines et tous les outils de destruction, depuis les fusils archaïques jusqu'aux avions. Mais c'est l'aviation qui depuis 1914 le passionne. Il a assisté à la naissance des premiers chasseurs de l'autre guerre jusqu'aux Spitfires et aux Hurricanes de celle-ci. Il sait comment on les fabrique et quelles sont les difficultés de la production pour avoir siégé pendant six ans environ à l'Air Council for Research and Supply (Comité de recherches et de fournitures aériennes).

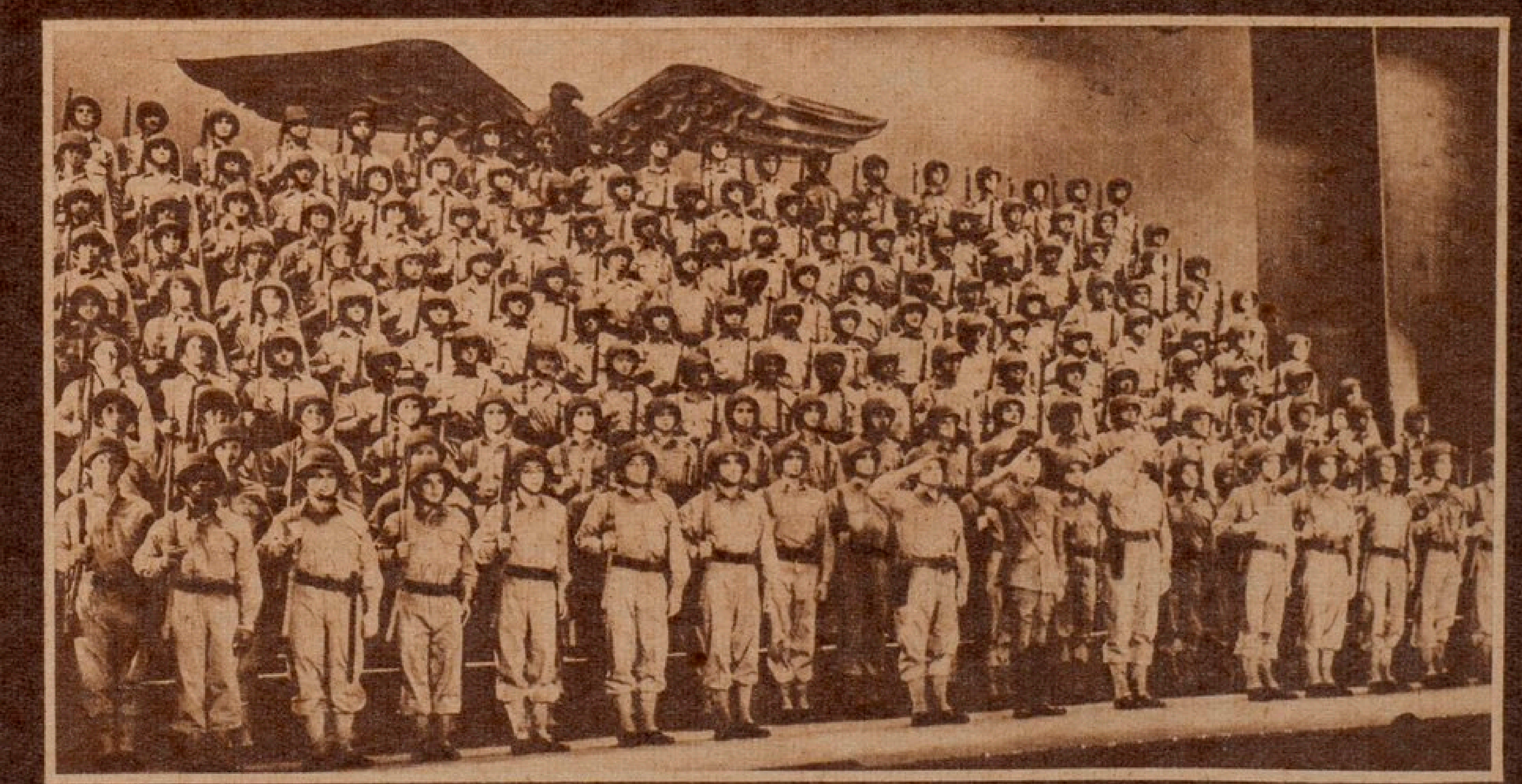
Sir Hugh aime ses hommes. Entre eux et lui, il a établi depuis longtemps un contact sympathique. Il ne veut pas que ses propres conditions d'existence diffèrent des leurs. On avait décidé que les exploits des pilotes resteraient anonymes. Il refusa de livrer son nom à la publicité : « Je ne peux pas accepter pour moi, dit-il, ce qui leur est refusé à eux. » Et pourtant cet homme si bon est intraitable dans les questions de service. Quand ses officiers viennent le voir, il les accueille d'un « yes » glacial qui veut dire simplement : « j'écoute ». Il connaît tout et à fond. La discussion s'échauffe au sujet d'un rapport. Le ton de la voix peut monter. Le maréchal va-t-il se fâcher ? D'un mot, il rétablit l'atmosphère. Le calme revient instantanément, et le sourire.

— Vous comprenez, dit-il, je suis désagréable en principe et agréable en pratique.



Trois chorus-girls masculines qui n'ont rien à envier aux plus célèbres étoiles de Broadway.

ÇA C'EST L'ARMEE...



Une scène de « This is the army » qui connaît à Broadway un succès retentissant.

CONNAISSEZ-VOUS LE DESERT OCCIDENTAL ?

Lorsqu'on parle du désert occidental, ou désert libyque, à l'occasion des opérations militaires qui s'y déroulent, on est porté à croire que ce désert ne comprend que la partie du territoire égyptien qui s'étend entre la Basse-Egypte et la frontière de la Cyrénaïque. En réalité, le désert libyque, ou la partie de ce désert qui se trouve en territoire égyptien, représente presque les deux tiers de la superficie totale de l'Egypte, sans compter, bien entendu, la presqu'île du Sinaï.

Le désert libyque égyptien s'étend en effet de la côte méditerranéenne, au Nord, jusqu'à la frontière du Soudan, au Sud, et de la vallée du Nil, à l'Est, jusqu'à la frontière de la Libye, à l'Ouest.

Sa longueur, depuis Alexandrie jusqu'à Solloum, sur le littoral de la mer, est de 500 kilomètres.

Sur toute cette longueur, on ne voit, en face de la côte, aucune île. Le seul port est Marsa-Matrouh dont la ressemblance avec Alexandrie est frappante. En effet, les deux ports se ressemblent au point de vue topographique, et on dirait que l'un n'est que la copie de l'autre, avec cette différence que le port d'Alexandrie est trois ou quatre fois plus grand.

Le long de la côte, la zone du désert est propre à la végétation sur une profondeur de trente kilomètres environ, c'est-à-dire à un tiers de la distance qui sépare la côte de la dépression de Kattara. La population nomade qui habite cette partie du désert libyque varie de 25 à 40.000 personnes.

Dans la zone de végétation, les puits sont assez nombreux et les points où ils se trouvent sont désignés par des noms composés comprenant toujours le mot Bir, c'est-à-dire « puits ». Plusieurs de ces puits sont desséchés ou ensablés.

La plupart de ces puits datent du temps des Romains, et plusieurs sont des cavernes aménagées en citernes pour recueillir l'eau des pluies. Les principaux puits sont à 15 ou 20 kilomètres de la côte. Les plus éloignés se trouvent à 50 kilomètres à l'intérieur.

Voici la signification de certains mots souvent cités, qui aidera les lecteurs à suivre plus facilement les nouvelles sur la situation dans le désert :

Alam : colline pointue.
Alamat : amas de pierres indiquant la route.
Bab : porte.
Bir : puits.
Birket : lac, marais, étang, citerne.
Borg : tour, fort.
Darb : route, chemin.
Deir : couvent.
Djebel : montagne.
Garaa : colline nue, monticule.
Geroud : dunes.
Mellaha : Saline.
Ras : cap.
Sabbakha : marais.
Sidi : mon seigneur, mon maître.
Sirir : désert sablonneux.
Soulb : désert dur, calcaire.
Tall : monticule.
Wadi : vallée, lit de torrent.

LES FUNERAILLES DU DUC DE KENT

Une cérémonie très simple a présidé aux funérailles du duc de Kent, tué en service commandé, dans un accident d'aviation au-dessus de l'Ecosse. Le cercueil arrive à la gare de Londres d'où il sera dirigé au palais de Windsor où le corps du regretté duc reposera sous les dalles de l' « Albert Memorial Chapel ».

La Guyane

ENTRE LE BRÉSIL ET LA FRANCE

Ce n'est pas la première fois que la France et le Brésil ont à traiter au sujet de la Guyane.

On a lu cette semaine que le gouvernement de Rio de Janeiro a fait connaître à Vichy qu'il n'avait nullement l'intention d'attaquer la colonie, à la condition que son territoire ne serve pas à des actes d'agression contre le Brésil aux puissances avec lesquelles celui-ci est en guerre.

Il n'y a pas lieu de prévoir des difficultés à ce sujet.

D'autre part, l'« arrangement », conclu avec l'Amérique au sujet de la Martinique et de la Guadeloupe pourrait constituer un précédent, **mutatis mutandis**, en vue d'une solution empirique aux problèmes que sa nouvelle situation de pays en guerre imposerait éventuellement au Brésil. Les relations entre le Brésil et Vichy ont jusqu'ici été courtoises, bien que plus froides depuis l'entrée en guerre du Brésil contre les nazis. Par contre, le public et la presse du Brésil ont toujours montré la plus vive admiration pour la France combattante, qu'ils regardent comme le vrai représentant de la civilisation étrangère qu'ils aiment le plus. Enfin — et c'est à cette considération que nous désirions en venir — la France et le Brésil se sont réciproquement contesté pendant plus de deux siècles la région qui s'étend à l'est de l'Oyapok, sans que pour autant la guerre éclatât entre eux. La question n'a été réglée qu'en 1900, par l'arbitrage du président de la République helvétique qui a attribué la contrée au Brésil.

La Guyane est française depuis 1674. Des essais furent tentés de bonne heure pour la défricher. La première expédition de « pionniers » fut décimée malheureusement par les fièvres. Ce n'est que plus tard que les travaux de drainage entrepris par Malouet donnèrent une réelle impulsion à l'économie de la Guyane. L'esclavage y fut aboli en 1794, mais la Révolution française y déporta ses ennemis politiques. On prit depuis l'habitude de considérer ce territoire beaucoup plus comme un lieu de bannissement que comme une colonie à exploiter. En 1854, la Guyane fut officiellement désignée comme pénitentier. Cette mesure n'a nullement contribué à son développement. Aujourd'hui les terres cultivées sont si peu étendues que la Guyane est obligée d'importer les denrées qu'elle pourrait produire...




L'ART D'ETRE MARIN

Tout d'abord il faut savoir poser son béret. Mais l'acteur de cinéma, Victor Mature, a bien du mal à se livrer à une pareille opération, bien qu'il soit aujourd'hui sous les armes dans le rang des gardes-côtes de Los Angeles.

La paye des soldats

DES NATIONS UNIES

Récemment, le gouvernement de la Grande-Bretagne a décidé d'augmenter la solde des forces armées. A cet effet, des crédits spéciaux de 43 millions de livres sterling ont été votés. Que touchent les militaires qui servent dans les rangs des armées alliées ? Voici quelques renseignements à ce sujet :

Dans l'armée britannique :

Un simple soldat touche Lst. 3.10 par mois, soit 2 shillings et demi par jour. Les militaires mariés sont payés un peu plus, soit 3 shillings et 6 pence par jour. Les différents spécialistes sont rémunérés comme suit :

Un conducteur de tank touche 55 shillings par semaine ; les civils qui conduisent les camions reçoivent 93 shillings et demi ; les mécaniciens spécialistes de radio touchent 69 shillings s'ils sont mobilisés et 106 s'ils sont civils. Les électriciens-soldats touchent 69 shillings, alors que les ouvriers civils reçoivent 106 shillings par semaine. De plus, les soldats ne reçoivent aucune compensation pour les heures supplémentaires.

Canada :

Les soldats canadiens reçoivent une allocation mensuelle de Lst. 8 et 15 shillings. Néanmoins, cette somme ne leur est pas versée intégralement. Le gouvernement retient chaque mois Lst. 4 et 10 shillings, destinés, si le militaire est célibataire, à lui constituer un pécule qui lui sera réglé après la guerre et, si le soldat a charge de famille, à assurer l'entretien des siens.

Australie :

Les « Aussies » touchent Lst. 11 et 5 shillings par mois. Les soldats qui combattent outre-mer encaissent, de plus, des indemnités de 6 pence par jour. La contribution pour l'entretien des familles est de 3 shillings et demi par jour. De plus, tous les hommes qui combattent à l'étranger ont droit à une sorte de caisse de prévoyance, constituée par le gouvernement, en accumulant 2 shillings par jour, qui ne sont pas déduits de la solde.

Alliés :

En principe, les membres des forces alliées sont payés sur la base des tarifs existants dans l'armée britannique. Les Polonais encaissent 2 shillings par jour. Les sous-officiers atteignent une solde journalière de 12 shillings. Certains hommes accomplissent des missions spéciales auprès des quartiers généraux de Londres et reçoivent une allocation spéciale de 6 pence par semaine.

Les Français, les Belges, les Norvégiens et les Hollandais reçoivent 2 shillings et 6 pence par jour.

Russes et Chinois :

La solde des soldats de ces deux pays est bien basse. Les membres des forces soviétiques encaissent Lst. 1 par mois et les militaires chinois vivent sur une solde mensuelle d'un shilling et demi.

États-Unis :

Ce sont les soldats les mieux payés du monde. D'après les nouveaux tarifs, le soldat américain touche Lst. 12 et 10 shillings par mois. S'il est appelé à combattre sur des théâtres d'opérations placés hors d'Amérique, il encaisse un supplément de 20 pour cent. Les soldats de première classe touchent 13 livres et demie par mois.

ALLOCATIONS FAMILIALES

Grande-Bretagne :

La femme reçoit 25 shillings par semaine. Le premier enfant : 8 shillings et 6 pence. Deux enfants : 15 shillings et 3 pence. Trois enfants : 18 shillings et 3 pence. Plus de trois enfants : 5 shillings chacun.

États-Unis :

Epouse et deux enfants : 25 Lst. par mois.

Canada :

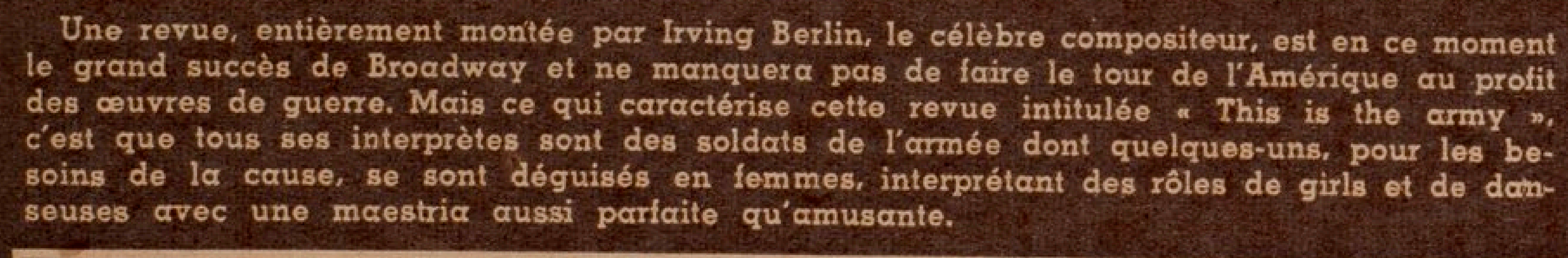
Epouse : 2 Lst. par semaine. Deux premiers enfants : 13 shillings par semaine chacun. Troisième enfant : 10 shillings. Quatrième enfant : 6 shillings. Au delà de quatre enfants, les autres ne reçoivent aucune allocation.

Australie :

Epouse : 49 shillings par semaine. Premier enfant : 17 shillings et 6 pence. Une femme avec trois enfants reçoit une allocation globale de Lst. 4 par semaine.

Armées alliées :

Epouse : de 18 à 25 shillings par semaine. Premier enfant : 7 shillings et 6 pence. Deuxième enfant : 5 shillings et 6 pence. Troisième enfant : 4 shillings.


Une revue, entièrement montée par Irving Berlin, le célèbre compositeur, est en ce moment le grand succès de Broadway et ne manquera pas de faire le tour de l'Amérique au profit des œuvres de guerre. Mais ce qui caractérise cette revue intitulée « This is the army », c'est que tous ses interprètes sont des soldats de l'armée dont quelques-uns, pour les besoins de la cause, se sont déguisés en femmes, interprétant des rôles de girls et de danseuses avec une maestria aussi parfaite qu'amusante.



Pleine de chansons, de gags, de scènes amusantes, la revue fait tous les jours salle comble.



Irving Berlin, au milieu de ses soldats-artistes, reçoit les ovations d'une foule en délire.

Des fusiliers marins russes débarqués sur la côte de la mer Noire font une incursion dans un territoire occupé par l'ennemi.

J'ai vu les Russes

A l'aube de sa quatrième année, la guerre a atteint un point culminant. Depuis plusieurs semaines, les regards du monde sont fixés sur Stalingrad, où l'armée rouge combat avec fougue les divisions blindées que von Bock lance l'une après l'autre à l'assaut de la place forte soviétique. Depuis le 22 juin 1941, les Russes ont accompli des exploits surprenants. L'immense empire de l'U.R.S.S. s'est dressé comme un seul homme contre l'envahisseur. Contre toute attente, la machine de guerre allemande est tenue en échec, durement frappée et affaiblie chaque jour davantage.

Staline a déclaré à Winston Churchill que « la ligne de la Volga tiendra ». Dans cette simple affirmation sont contenus les miracles d'héroïsme, d'endurance, de sacrifices, dont a fait preuve jusqu'ici le peuple russe.

Voici un très intéressant article, dû à la plume d'Eve Curie, que nous avons tiré d'une publication intitulée « Soviet Russia today ». Mlle Curie a visité l'U.R.S.S. en janvier dernier, et ce sont ses impressions de femme et de journaliste dont elle nous fait part avec le talent qu'on lui connaît.

●

Dans les lignes qui vont suivre, j'essayerai de dresser un tableau général de ce que j'ai vu en U.R.S.S. en janvier dernier. L'avion qui me transportait atterrit à Bakou, le fameux centre pétrolier qui donne à la Russie vingt-cinq millions de tonnes de pétrole par an, et que Hitler convoite de toutes ses forces. De là, je m'envolai vers Kuibychev, et ensuite vers Moscou. Bakou et Kuibychev se trouvaient loin du front, et les deux villes n'avaient pas connu les horreurs des combats et des bombardements. Moscou, par contre, avait subi de rudes coups de la part de l'ennemi et avait affronté de grands dangers. Mais, dans les trois villes soviétiques, mes impressions dominantes furent :

1° Les populations mènent une vie très dure.

2° Personne ne semble se ressentir de la dureté de la vie.

3° Tout le monde travaille en U.R.S.S., et l'on ne voit jamais des citoyens flâner au hasard de leur fantaisie.

4° L'idée fixe est la guerre. Pour gagner la guerre, ils sont prêts à accomplir n'importe quel sacrifice que leur demanderait Staline.

On a l'habitude de dire : « Mais les Russes ont toujours connu une existence particulièrement pénible. La guerre ou la paix, pour eux, c'est pareil. » Il se peut qu'il y ait une part de vérité dans cette affirmation, mais la conclusion est toujours la même : en temps de paix comme en temps de guerre, le peuple russe travaille avec zèle et sans se lasser. Les Russes acceptent la souffrance et la privation sans un murmure, pour le salut de leur patrie.

Je voudrais pouvoir décrire avec assez de vérité l'aspect de cette nation, où il n'existe pas d'effort qui soit impossible. Peut-on croire que, par des températures polaires, des avions décollent et atterrissent sur des terrains recouverts d'une épaisse couche de neige glissants comme des parquets cirés ? Pourtant, les appareils dans lesquels j'ai voyagé accomplirent ces exploits à plus d'une reprise. A chaque départ, il fallait commencer à chauffer les moteurs dès l'aube, à l'aide de réchauds à charbon qui étaient placés au-dessous des avions. Pendant plus de deux heures, les mécaniciens s'affairaient, sans prendre garde au vent glacial, avant de pouvoir faire partir les moteurs. A Bakou, je regardais les aviateurs préparer l'appareil avant le décollage. L'un d'eux, perché sur une aile, réparait des câbles. Il était lourdement vêtu et chaussé de grosses bottes. Lorsqu'il sauta à terre, il était à moitié gelé. C'est alors que je m'aperçus avec stupéfaction que c'était une femme !

LES FEMMES RUSSES SONT DES HEROINES

Le monde entier a connu l'histoire des héroïnes russes qui se battent sur le front, comme par exemple le major Valentina Grizodubova, qui pilote des bombardiers au-dessus des lignes allemandes. Mais aujourd'hui, toutes les femmes de l'U.R.S.S. sont des héroïnes. Dans les fonderies, dans les usines d'armements que je visitai à Moscou, et qui produisent des obus, des mines, réparent des tanks, je rencontrai plus de femmes que d'hommes. Les travailleurs des deux sexes, lesquels en temps de paix accomplissaient des journées de sept heures et travaillaient six et parfois cinq jours par semaine, maintenant peinaient onze heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, pendant toute l'année.

Dans quelques usines, les femmes avaient gardé leurs manteaux et s'étaient couvert la tête de châles pour moins sentir les morsures du froid. Elles aimaient s'entretenir avec moi, me racontant de quelle façon la guerre avait désorganisé leur vie. Leurs maris, leurs fils étaient au front. Les enfants avaient été évacués vers l'intérieur. Quelques femmes avaient laissé leurs petits en territoire occupé, et ne savaient pas s'ils étaient toujours vivants.

Je demandai à ces ouvrières : « Où donc vous abritiez-vous lorsque les avions ennemis arrivaient sur Moscou ? » Elles me répondirent : « Nous abriter ? Il n'en était pas question. Nous devions faire tourner les machines à tout prix, bombardements ou pas. » Je remarquai : « Onze heures par jour, fondant de l'acier, moulant des obus... n'êtes-vous pas fatiguées ? » Je n'oublierai jamais la façon dont ces femmes et ces jeunes filles secouèrent fièrement la tête, avec quelle force elles répétèrent plusieurs fois afin de mieux me convaincre : « Non, non, nous ne sommes pas fatiguées. Pas fatiguées du tout. »



Des guerilleros soviétiques rendent la vie dure aux armées d'occupation et effectuent jour et nuit des coups de main des plus efficaces.

Sur les trottoirs de Moscou, je pouvais voir d'autres femmes qui faisaient la queue pendant des heures, dans la bise glaciale, pour prendre leur ration de nourriture : une à deux livres de pain. Souvent, un camion de l'armée, chargé de viande rouge, durcie par le froid, passait devant ces malheureuses, en route vers le front. Les femmes ne le regardaient même pas. En Russie, le système de priorité peut être résumé en une seule phrase : l'armée rouge — les hommes qui combattent — doit avoir tout ce que le pays peut produire de meilleur. Tant pis s'il ne reste rien pour la population civile.

J'effectuai quatre voyages différents dans la zone de bataille, sur le front de Smolensk. Je voyageai dans une petite auto de construction russe, avec une femme officier et un colonel soviétique, qui, tous deux, parlaient français. Toutes les deux heures environ, nous étions obligés de quitter la voiture et de courir pendant quelques minutes sur la route couverte d'une couche dure de verglas. Cet exercice était indispensable si nous tenions à conserver nos jambes et nos pieds.

Sur ces routes, dans le merveilleux décor d'un paysage couvert d'un lourd manteau de neige, nous rencontrions sans cesse des processions de véhicules de toutes sortes, roulant vers le champ de bataille : des tanks russes, lourds et moyens, des chars blindés, des camions, des canons de gros calibre et des pièces d'artillerie légère. Souvent, notre attention était retenue par un traîneau que tirait allègrement un de ces étranges chevaux sibériens au poil aussi fourni qu'une fourrure. Ils transportaient du bois pour reconstruire les ponts détruits. Ensuite, entassés dans des camions ouverts, passaient les soldats russes, des renforts pour le front. Je n'ai jamais vu des hommes aussi solides et aussi bien équipés. Chaque officier était muni d'un manteau en peau de mouton. Chaque soldat paraissait beaucoup plus lourd, plus gros, parce qu'il portait, en sus de son uniforme, une série de gros manteaux. Ces hommes possédaient des gants, des bonnets en fourrure, ils avaient des armes modernes et se nourrissaient plus que convenablement, ainsi que je pus m'en rendre compte plus tard dans les popotes des camps. Maintenant je comprenais pourquoi les civils manquaient de viande, de beurre et de laine. La viande et le beurre faisaient partie des rations pour les soldats, et la laine était sur leurs épaules, afin de leur permettre de mieux combattre les envahisseurs.

L'ARMEE ROUGE, IDOLE DE LA NATION

Je ne suis pas un expert militaire, et, en Russie, je n'ai certes pas été à même d'étudier des statistiques ou de vérifier les rapports officiels des Soviets. Mais, d'après ce que j'ai pu voir de mes propres yeux, je suis en mesure d'affirmer que la machine de guerre russe est formidable. L'armée rouge, idolâtrée par toute la nation, est une sorte de monument solide, gigantesque, que les dirigeants soviétiques ont mis vingt ans pour construire. Si nous admettons que cette guerre est un conflit entre professionnels et amateurs, en l'occurrence les amateurs étant nous-mêmes, alors les seuls professionnels qui se battent de notre côté sont les Russes. Ce pays seul, parmi les nations alliées, était matériellement et moralement préparé pour la guerre.

Il n'existe pas d'épreuve plus décisive, pour une armée, pour un peuple, pour un régime politique, que l'invasion étrangère ; aucun Français ne songera à me contredire là-dessus. Hitler lâcha 240 divisions allemandes contre l'Union Soviétique, s'attendant à remporter une victoire retentissante au bout de quelques semaines. Les Russes battirent en retraite, ensuite s'accrochèrent au sol, et finalement contre-attaquèrent avec fougue. Le feu du patriotisme russe balaya la nation d'une frontière à l'autre, et de l'épreuve jaillit une Russie unie, aussi compacte qu'un bloc d'acier.

La deuxième phase du conflit entre Allemands et Russes se déroule actuellement. On me demande continuellement, pour la simple raison que j'ai passé un mois en Russie : « Est-ce que les Russes vaincront ? » Comme si un civil, un étranger, était à même de ré-

pondre à pareille question. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à l'heure actuelle, en Russie, deux grands guerriers s'affrontent, et l'un des guerriers est de notre côté. Tout ce que je sais, c'est que l'Allemagne a rencontré, sur terre, pour la première fois, un adversaire à sa taille et que, de même que la Grande-Bretagne nous a sauvés en 1940, la Russie nous a sauvés, **nous a tous sauvés**, en 1941 et 1942. Mais le fait qu'actuellement l'armée rouge est plus puissante que n'importe quelle autre armée des Nations Unies ne doit pas signifier que nous devons confortablement nous en remettre à l'U.R.S.S. pour gagner la guerre. Au contraire, nous devons en tirer la conclusion que les Alliés ne doivent, en aucune circonstance, permettre que l'armée rouge soit affaiblie ou battue. Lorsque je me trouvai sur le front russe, lorsque j'assistai à la retraite allemande, lorsque je vis les conquérants de la France reculer, moi, femme française, me sentis animée d'une impulsion qui me poussait à faire autre chose que d'assister et d'applaudir. Je sentis le besoin impérieux d'aider à l'effort de guerre russe de mes deux mains.



De simples fermiers prennent part à la défense de leur village et organisent de véritables attaques contre l'agresseur.

EN ROUTE POUR LE FRONT

En roulant à travers les régions libérées, j'eus une notion exacte de ce qu'avait été le premier choc entre Allemands et Russes. De chaque côté des routes, je voyais des amas de tanks nazis, de canons, d'autos blindées, de véhicules, jonchant la plaine dans un désordre chaotique. L'un après l'autre, j'apercevais des cimetières allemands, et au fur et à mesure que j'approchai des positions avancées, je voyais s'entasser des monceaux de cadavres d'Allemands tués récemment, qui gisaient dans la neige dans un pêle-mêle de chevaux crevés et de canons démolis. La retraite avait été si rapide qu'on n'avait pas eu le temps d'ensevelir ces morts. Pourtant, les Allemands avaient pu placer des mines sous quelques-uns de ces cadavres gelés, afin de faire sauter les Russes qui auraient essayé de leur donner une sépulture. Quels tableaux étranges que ces champs de bataille ! Près de Mikhailovka, je vis des renforts russes allant vers le combat, qui croisaient des colonnes de blessés,

à l'œuvre

par

EVE CURIE



De jeunes écolières en vacances aident une infirmière à soigner les blessés dans un hôpital militaire.

dont les bandages étaient maculés de sang gelé. Ensuite, il y avait les morts allemands que la neige recouvrait graduellement. Finalement, à quelques centaines de mètres des cadavres et des mines, les enfants d'un village avoisinant patinaient sur la route et riaient.

En Russie, j'ai découvert quelque chose que mes compatriotes français ont connu depuis des générations : que seul un pays qui a connu l'invasion étrangère peut réaliser toute l'horreur de la guerre. Dans plusieurs villages, où les maisons, les « isbas », avaient été en bois, seules des cheminées en maçonnerie restaient ; le moindre morceau de bois avait été emporté et brûlé. Pour compter les maisons détruites, il suffisait de compter les cheminées et les enclos qui entouraient des surfaces de neige. Mais il était beaucoup plus expéditif de compter les habitations encore intactes. A Istra, dans un village de 9.000 âmes, seules trois maisons étaient encore debout ; à Vysokova, sur 141 constructions, cinq seulement existaient encore.

Avez-vous jamais pensé à ceci ? La Russie est le seul pays au monde dans lequel aujourd'hui on peut voir des villes, des villages et des gens qui ont été libérés du joug allemand. Chaque fois que je me tenais sur une route glacée, dans un village, entourée d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient vécu sous la botte de l'envahisseur, je me disais : « Je ne suis pas en train d'entendre, en ce moment, l'histoire de la Russie seule. Ces gens-là me content l'histoire de l'Europe entière. Lorsque la guerre sera gagnée, des millions de témoins comme ceux-ci se lèveront de Paris, de Bruxelles, de Rotterdam, de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Yougoslovie et de Grèce, et apporteront leurs témoignages accusateurs. »

Partout, j'assistai aux mêmes scènes, monotones, lugubres, poignantes. Des paysans qui me tirent par le bras, d'un emplacement à l'autre, disant simplement : « Ici, c'était l'école. Là se trouvait l'hôpital. Ici encore, c'était l'église. Là notre maison. »

Mais le tableau russe présentait d'autres aspects, moins lugubres. Aussi incroyable que cela puisse paraître, les paysans russes sont encore capables de rire parfois. A Toula, une grosse bonne femme me raconta, en riant, comment, afin de cacher sa volaille aux yeux des Allemands, elle avait attaché les becs de ses poules et de ses coqs afin de les empêcher de faire du bruit. Les jeunes filles d'Istra riaient également lorsqu'elles racontaient que les officiers allemands, au moment de l'évacuation de la ville, dirent : « Ceci n'est pas une retraite. Notre matériel a simplement besoin de réparations, et nous serons bientôt de retour. »

Je m'aventurai jusqu'à deux milles de la ligne de feu, juste derrière les batteries d'artillerie lourde soviétique qui martelaient l'ennemi. Aux postes de commandement, je conversai avec quelques jeunes chefs de l'armée rouge, des généraux de quarante-deux, quarante et même trente-neuf ans. A Volokolamsk, le major général Vlasov me dit : « Ce qui est important, c'est l'ampleur des pertes qui ont été infligées aux Allemands. Nous sommes en train d'essayer d'affaiblir Hitler. C'est pour cette raison que les ordres de Staline ne nous enjoignent pas de repousser l'ennemi à tout prix, mais de l'encercler et de le détruire chaque fois que nous le pouvons. » Un autre jour, à Mojaisk, le général Govorov me dit : « Notre plus grande victoire n'est pas sur la carte. Elle réside en ce fait : au cours de ces derniers mois, nous avons altéré le moral de l'armée allemande. Aujourd'hui, les Allemands se rendent compte qu'ils peuvent être battus. »

Je parlai au général Govorov des prisonniers nazis que j'avais vus en Libye, de leur arrogance, de leur confiance. Il donna immédiatement un ordre à l'un de ses officiers. Une demi-heure plus tard, trois prisonniers allemands étaient amenés dans la pièce. Ils portaient des uniformes en un état lamentable, des chaussures éculées, et leurs doigts étaient couverts d'engelures. Ils paraissaient harassés à un tel point que je n'eus pas le courage de poursuivre mon entretien avec eux, de les garder debout. Je sentais que mes paroles les atteignaient comme à travers un nuage. Pour ces hommes, l'hiver et l'offensive russe avaient été de trop.

«NOUS GAGNERONS CETTE ANNEE»

Je demandai à l'un d'eux s'il pensait que Hitler avait eu raison, qu'il avait agi dans l'intérêt de l'Allemagne en attaquant la Pologne et en déclenchant une guerre mondiale. L'homme ne sembla pas considérer que le Führer avait eu une mauvaise idée, du moment que l'attaque avait réussi et que la Pologne avait été conquise. Il s'entêta à répéter, à l'instar de Hitler, que la France et l'Angleterre n'avaient aucun intérêt à venir au secours de la Pologne. Mais lorsque je demandai au même homme — lequel, dans le civil, était joueur de trombone — : « Pensez-vous que Hitler ait eu raison d'attaquer la Russie ? », alors il perdit contenance. Je compris que cette fois-ci il n'était pas sûr du tout de la réussite. Le joueur de trombone me regarda tristement et me dit : « D'après ce que nous voyons **maintenant**, il n'a pas eu raison. »

Aux yeux d'un nazi, la réussite ou l'échec sont les seuls instruments de mesure du bien et du mal. Les Russes connaissent cet état d'esprit et ils ont l'intention de traiter les Allemands en conséquence. « Nous battrons Hitler et ses fascistes allemands, nous les battrons cette année, en 1942 », telles ont été les paroles qui me furent répétées indéfiniment à travers toute l'U.R.S.S. Et je savais que ce n'étaient point là des vantardises gratuites.

Sur tous les murs des villes russes, on peut voir des affiches patriotiques fièrement conçues et exécutées. Plusieurs d'entre elles reproduisent en lettres monumentales le texte du serment que prononce tout soldat lorsqu'il est appelé sous les drapeaux. Non seulement les soldats, mais tous les peuples de l'U.R.S.S., hommes, femmes et enfants, semblent avoir prononcé un serment pareil. En voici le texte. On peut en tirer l'explication de l'attitude étonnante, héroïque que chaque citoyen russe maintient face à la guerre, quelles que soient les circonstances :

« Moi, citoyen de l'U.R.S.S. sur le point d'être admis à faire partie de l'armée rouge des travailleurs et des paysans, je jure solennellement de devenir et de demeurer un combattant honnête, brave, discipliné et vaillant, de garder strictement par devers moi les renseignements militaires et les secrets d'Etat, de suivre sans un murmure les règlements militaires, d'obéir aux ordres des chefs et des commandants.

« Je jure d'étudier consciencieusement l'art militaire, de veiller à la propriété de l'armée et du peuple et, jusqu'à mon dernier souffle, d'être fidèle à mes compatriotes, à ma mère-patrie soviétique et à mon gouvernement de travailleurs et de paysans.

« Je suis prêt, à n'importe quel moment, à défendre ma patrie, l'U.R.S.S., sur l'ordre de mon gouvernement de travailleurs et de paysans. Je jure de la défendre courageusement et avec sagesse, dans l'honneur et la dignité, sans épargner mon sang et ma vie, jusqu'à ce que la victoire complète sur nos ennemis soit atteinte.

« Si je venais à violer ce serment solennel, guidé par des pensées mauvaises, puissé-je être frappé par les châtiments les plus durs de la loi soviétique et par la haine commune et le mépris de tous les travailleurs. »

Les paroles de ce serment bourdonnent encore à mes oreilles.

LE MONDE DE DEMAIN DEVRA ETRE

UN MONDE DE BONNE VOLONTE



Le Négus en train de prononcer son discours devant son peuple venu acclamer son retour au trône. A sa gauche, le prince héritier d'Abyssinie.

déclare S.M.I. HAILÉ SÉLASSIÉ

Empereur d'Ethiopie

Après la libération de l'Ethiopie, un journaliste américain, Gordon Gaskill, a effectué le long voyage jusqu'à Addis-Abéba, pour aller interviewer le Roi des Rois. Faisant preuve d'une parfaite connaissance de l'âme humaine et des problèmes vitaux que le monde devra résoudre après cette guerre, l'Empereur a dressé un magistral tableau de ce que devra être l'organisation future de notre civilisation quant à ses aspects politiques.

Nous reproduisons ici les déclarations de S.M. Hailé Sélassié.

Après m'avoir serré la main, le monarque m'invita à m'asseoir. Je lui demandai s'il préférait parler en français ou bien en anglais. Il me dit que pour une conversation officielle il préfère employer sa langue maternelle. C'est son secrétaire-interprète qui se chargea de me traduire les déclarations de l'Empereur.

— Que pense Votre Majesté de l'organisation actuelle du monde ?

— Ma réponse pourrait vous choquer. Aussi, avant de vous la faire connaître, je tiens à vous assurer que je sais combien la guerre est horrible. Je l'ai constaté il y a six ans, lorsque mon pays combattit seul et fut conquis. Je l'ai vu il y a quelques mois seulement, lorsque mon pays se battit aux côtés des Alliés et remporta la victoire.

Au-dessus des mots, au-dessus des larmes, je vois le monde entier plongé dans le chaos sanglant de la guerre.

Et pourtant, j'ose dire qu'au moins dans un domaine, le monde d'aujourd'hui est meilleur que celui d'il y a quelques années. Il est avant tout honnête. Peut-être cette honnêteté lui a-t-elle été imposée. Mais il demeure un fait certain qu'aujourd'hui les excuses, les renoncements, les compromis n'ont plus cours. Aujourd'hui, un homme, une nation peuvent lever la tête et déclarer : « Je me bats avec vous » ou bien « Je me bats contre vous ».

Pourtant, le monde était honnête il y a quelques années. Je suis convaincu qu'en 1935, lorsque l'Italie envahit mon pays, presque toutes les nations du monde reconnurent que nous étions les victimes d'une injustice flagrante. Mais aucune puissance n'osa nous aider ouvertement. Nous étions en train de nous noyer, et aucune main secourable ne nous fut tendue.

— Pensez-vous que le monde ait compris la leçon ?

— Je pense que le monde a finalement su reconnaître ses erreurs passées. Et je voudrais être sûr que ces fautes ne seront pas oubliées après que la guerre sera gagnée. Priez Dieu que nous ne retombions jamais dans les mêmes erreurs. Cette tuerie sauvage aura servi à quelque chose si nous savons en tirer la juste appréciation de la valeur de l'unité internationale. Par manque d'unité internationale, mon pays a été conquis par un agresseur. Grâce à l'unité internationale, intervenue à cause de la guerre, mon pays a repris sa souveraineté et son indépendance. Je ne parle pas avec amertume, mais avec l'espoir que les leçons du passé serviront à guider l'humanité dans l'avenir.

La Ligue des Nations a combattu pour un idéal grandiose. Mais ses efforts étaient limités dans le domaine des mots et des actions sans énergie. Jamais un mot n'a pu arrêter un tank. Jamais un geste platonique n'a pu empêcher un bombardier en piqué de se lancer dans un plongeon fou.

— D'après vous, quand cette guerre a-t-elle commencé ? Qui l'a déclenchée ?

— Ce conflit commença il y a vingt ans, lorsque l'Italie envahit l'île grecque de Corfou. Il commença lorsque le Japon attaqua la Mandchourie avec succès. Il devint inévitable lorsque l'Italie envahit mon pays et réussit à mener à bon port son agression. Ensuite, ce furent la Rhénanie, l'Espagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, et finalement, en septembre 1939, l'abcès creva et la guerre se propagea comme une traînée de poudre à travers le vaste monde.

Que ne donneraient les grandes puissances démocratiques pour pouvoir revenir en arrière et revivre, avec l'expérience du présent, les années perdues de 1920 à 1939, les années de relâchement! A chaque tournant de la route sanglante qui nous a menés de Corfou à la Pologne, la guerre aurait pu être empêchée.

En ces moments-là, il n'était peut-être pas nécessaire de faire la guerre : il aurait suffi de faire montre de la volonté d'affronter les incertitudes d'un conflit, pour défendre une cause juste.

Mais aucune des grandes puissances ne songeait à se rendre compte que des événements, ayant pour théâtre des coins perdus du monde comme Corfou, la Mandchourie et l'Abyssinie, auraient pu, un jour, avoir une influence quelconque sur leur propre existence. Qui donc, en Amérique par exemple, aurait songé à établir un lien quelconque entre l'affaire de Corfou et celle de Pearl Harbour ?

— Quelle est la forme d'organisation internationale qui, à votre avis, devrait être instituée après cette guerre ?

— Il y a quelques années, des leaders politiques avaient mis au point un programme de désarmement général. Chaque nation aurait gardé seulement une petite force de police. La Ligue des Nations aurait institué une grande armée unique, une cour mondiale, en un mot une sorte de super-police générale. C'est, à quelque variante près, le système qui est en vigueur dans votre fédération de l'Amérique du Nord. Les petites nations souscriront à ce projet avec enthousiasme, mais les grandes puissances opposèrent une fin de non-recevoir. A partir de cette époque, je n'eus plus aucun doute sur l'inévitabilité d'un conflit général.

Personnellement, je suis convaincu qu'un système basé sur ce principe serait le meilleur garant d'une paix stable. Je ne me fais aucune illusion quant aux difficultés de la mise en pratique d'une pareille organisation. Bien des problèmes de race, de langage, de traditions devront être surmontés. Mais si cette idée est irréalisable, demeurons au moins les uns auprès des autres, unissons-nous, dans la mesure du possible, par une coopération étroite et basée sur une sympathie mutuelle. L'union de toutes les nations du monde ne sera possible qu'au moyen de beaucoup d'imagination créative, d'efforts acharnés et de sacrifices. Mais tous ces efforts et tous ces sacrifices ne seront-ils pas moins pénibles qu'une nouvelle guerre ?

— Ne trouvez-vous pas que le plan que vous suggérez exige, de la part des nations, beaucoup d'altruisme et de chevalerie ?

— Chevalerie ? Je n'en suggère pas, ni n'en attends. L'égoïsme, hélas ! semble faire partie intégrante de la nature humaine. Chaque homme pense en premier lieu à lui-même ; chaque nation contemple exclusivement les intérêts qui lui sont propres. Mais le point sur lequel j'insiste, et que j'espère un jour le monde appréciera, est que la coopération internationale n'a pour but que de servir efficacement les intérêts de chaque nation.

Si, en 1935, les grandes puissances étaient intervenues décisivement en faveur de l'Ethiopie, elles n'auraient pas accompli un geste de pure chevalerie. Leur action aurait, sans aucun doute, empêché la guerre d'aujourd'hui. Ce n'était pas par pur altruisme que la Grande-Bretagne a aidé à la libération de l'Abyssinie. Et ce n'est pas non plus au nom de ce sentiment que l'Ethiopie forme actuellement une brigade composée de ses meilleurs soldats, qui iront se battre aux côtés des Alliés. Nous savons parfaitement bien que seule une victoire britannique nous permettra de demeurer libres.

Trop de nations ont vécu dans la croyance qu'il était de leur intérêt de demeurer à l'écart des problèmes et des injustices du monde. Il faut que cette guerre — vous entendez bien, il le faut — nous fasse comprendre que la politique d'égoïsme ne sert de rien, qu'elle peut être fatale justement pour la nation égoïste. Cette guerre doit nous apprendre que la seule forme d'égoïsme cohérente est celle qui contribuera à établir et à maintenir la justice au sein de l'humanité.

— Etes-vous personnellement optimiste en ce qui concerne le monde de l'après-guerre ? Pensez-vous que les enseignements de ces années sombres seront mis à profit ?

— Je ne veux pas me montrer trop pessimiste, mais je dois vous mettre solennellement en garde contre les dangers qui nous guettent. Aujourd'hui, les chefs des démocraties ont jeté les bases de plans grandioses en vue de la reconstruction du monde et de l'instauration d'une paix durable. La gravité des heures que nous vivons, la communauté des dangers que nous courons ont réuni derrière ces chefs les masses des populations.

Cette bonne volonté unanime permet de nourrir les espoirs les plus optimistes, mais il ne faut pas un seul instant penser que la tâche à accomplir est facile. Je vous demande de revenir en arrière de vingt-cinq ans. Alors, comme maintenant, les dirigeants parlaient de programmes grandioses, humains, justes. Mais lorsque la guerre prit fin, le monde oublia. Le monde ne désirait plus autre chose que plaisirs et confort.

Je déclare que nous devons toujours craindre le danger de retomber dans les mêmes erreurs tragiques d'il y a vingt-cinq ans. Pour éviter les embûches de l'avenir, il faudra effectuer un travail de titans. L'organisation future du monde sera plus difficile que la conclusion victorieuse de la guerre. Au cours du présent conflit, chacun est stimulé par des sentiments très violents : amour de la patrie, haine envers l'ennemi, et l'élémentaire désir de survivre. Mais tout cet état d'âme sera bouleversé aussitôt que le dernier coup de feu sera tiré. Alors, le monde sera, comme il l'a été il y a un quart de siècle, épuisé, saigné à blanc, inexorablement las de lutter. Une fois de plus, nous mangerons bien; l'acier sera employé pour fabriquer des tracteurs et non des tanks ; les avions transporteront des passagers et non plus des bombes. Alors, ce sera tragiquement facile de se reposer, d'oublier, de dormir et de ne rien faire. Trop facile d'oublier la merveilleuse solidarité entre les Alliés. Trop facile, pour chaque homme, d'oublier son frère, pour chaque nation d'oublier une autre nation, pour chacun de suivre une voie différente et solitaire.

Oui, ce sera justement le jour où chaque être, poussé à bout, criera à travers ses larmes, pour demander le repos, qu'il faudra, dans les quatre coins du monde, donner l'effort suprême. Ce sera l'époque la plus critique de l'histoire du monde. Ce sera le moment de la grande sympathie, de la grande compréhension, des grands sacrifices, de la grande collaboration.

Quoique nous aurons gagné cette guerre par les armes, nous la perdrons si la paix et la prospérité nous font oublier les enseignements que nous aurons payés d'un prix tellement élevé. Jurons-nous donc une solidarité générale. Jurons, par le sang de nos fils, que si jamais à l'avenir une nation sera attaquée, le monde entier se lèvera pour sa défense et tirera l'épée.

Et si nous parvenions à vivre unis, fermement solidaires, jamais plus l'épée ne sera tirée.

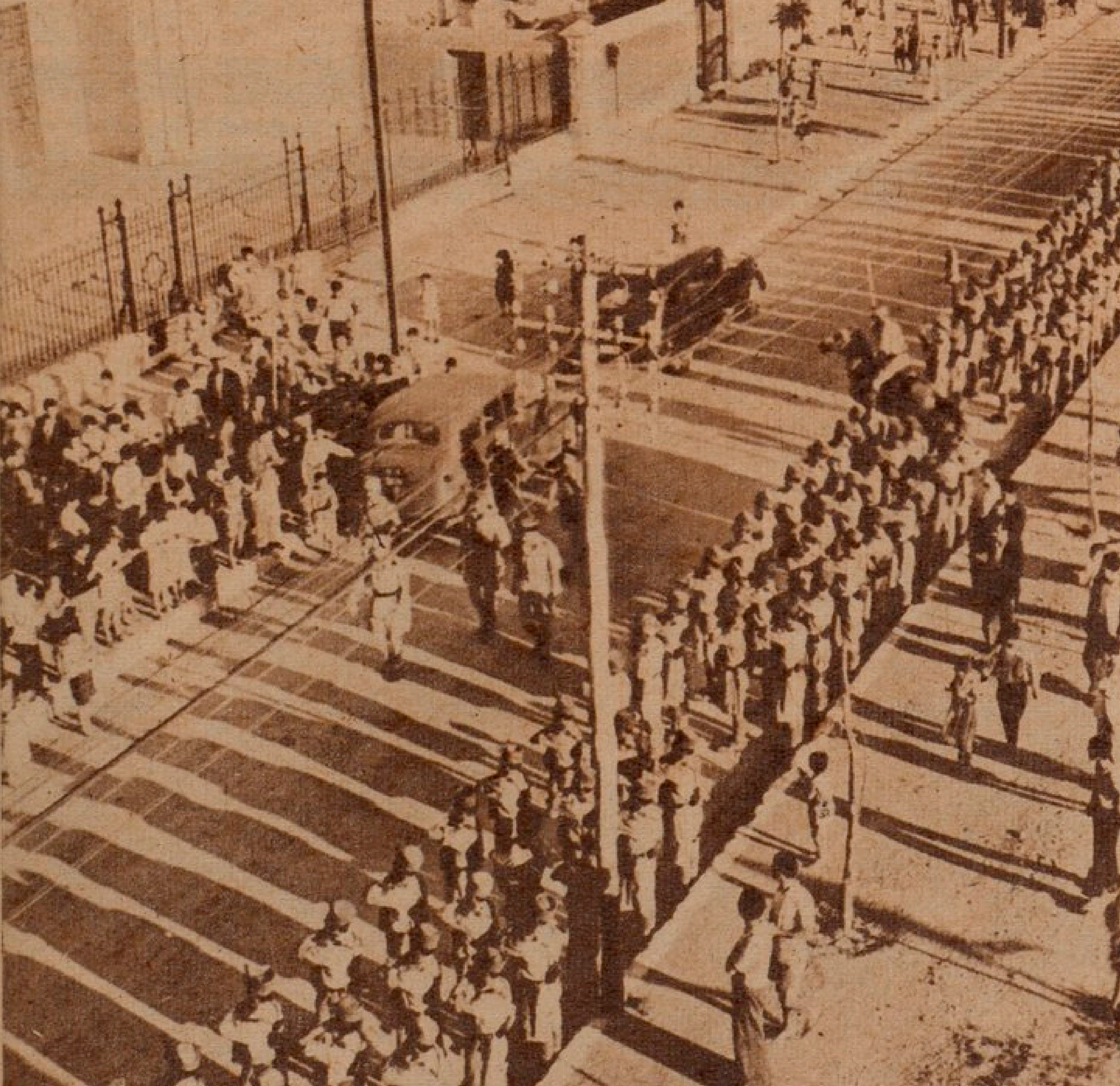
Un téléphoniste des troupes spéciales au travail, au cours de manœuvres.

Le poste Veillotte, dans le désert syrien, où est installée une compagnie de « Camel Corps ».

LES TROUPES SPECIALES
sont prêtes à défendre la Syrie et le Liban

Les Forces Françaises Combattantes ont formé, en territoire libano-syrien, des troupes spéciales, composées de natifs de ces régions auxquels elles font subir un entraînement intensif. Chaque deux ou trois mois, leur chef, le colonel Vermoulen, fait un tour d'inspection parmi ses troupes qui ont fait preuve d'une rare endurance et d'une habileté particulière à se servir des armes modernes au cours de manœuvres qui ont eu lieu tant en Syrie qu'au Liban. Tous les jours, le rang des volontaires augmente parmi ces troupes, prêtes à défendre leur territoire contre toute agression de la part de l'ennemi.

L'émir Farazi, un partisan convaincu de la cause alliée, reçoit sous sa tente le colonel Vermoulen et le capitaine Brinkworth. Ses trois fillettes prennent part à l'entretien.



Le colonel Vermoulen, chef des troupes spéciales libano-syriennes, accompagné du général Monclar, passe en revue ses troupes dans la région de Latakieh.



Un signaleur des troupes spéciales envoie un message à un poste voisin.

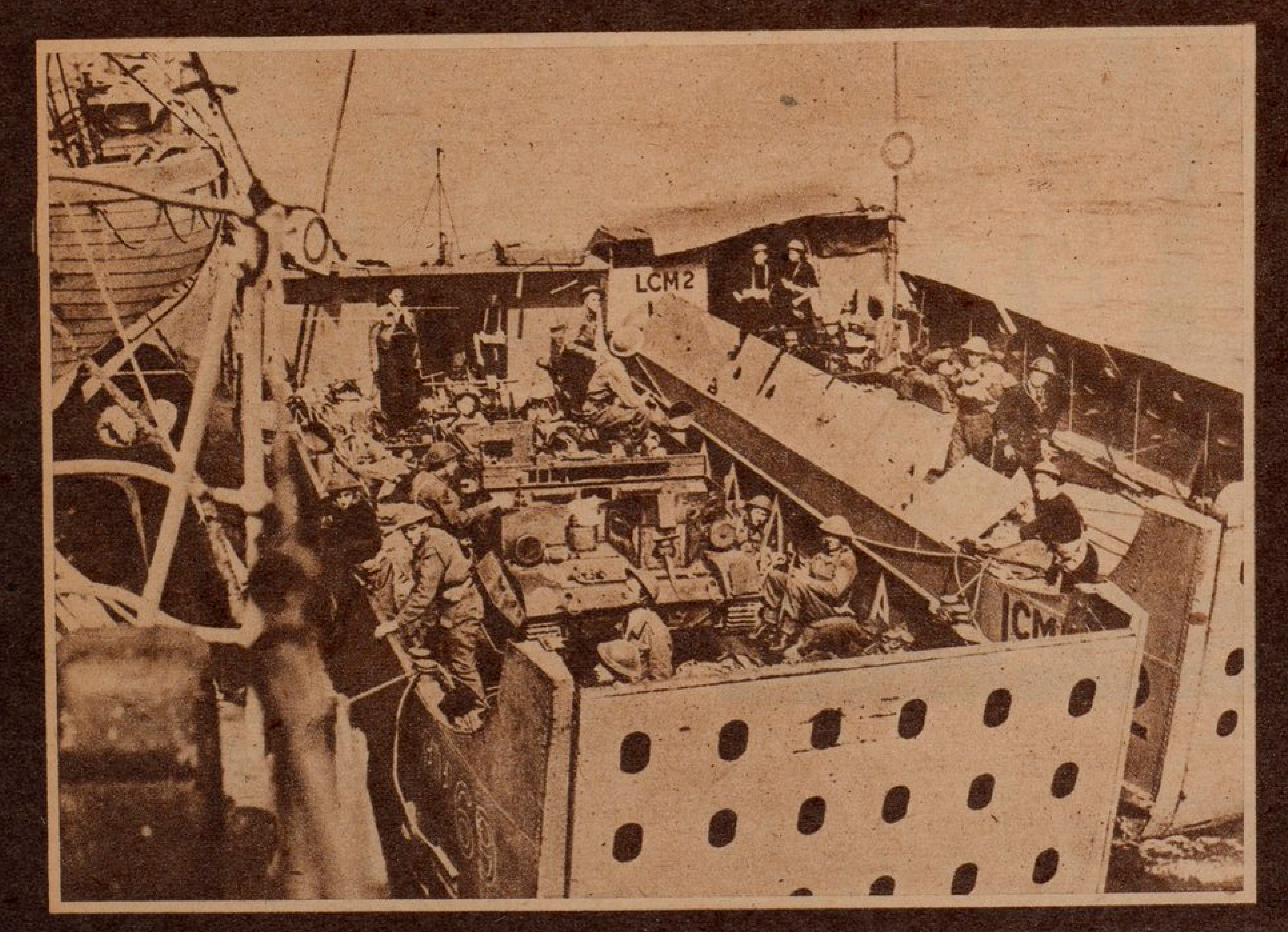
Une sentinelle surveille le désert alentour, du haut d'une tour au poste Veillotte.

LE RAID DE DIEPPE

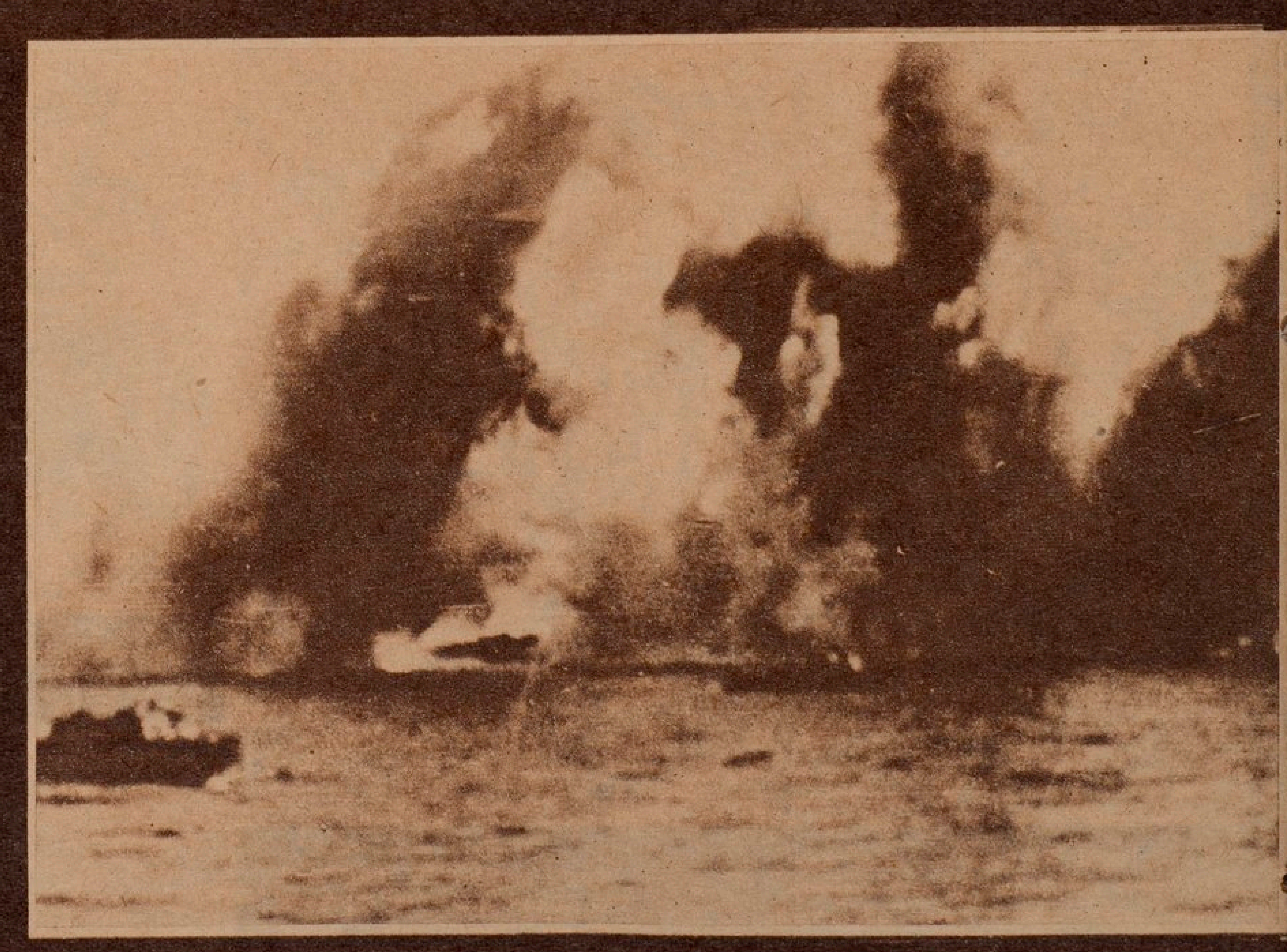
Les troupes spéciales américaines débarquent sur la côte et, malgré le feu nourri de l'ennemi, vont à l'assaut des positions qui leur ont été assignées.

Le raid de Dieppe, effectué le 19 août dernier par des opérations combinées des forces de l'air, de mer et de terre, fut un véritable succès pour les troupes alliées qui firent subir aux forces occupantes des pertes considérables. Ce ballon d'essai pour une opération d'envahissement de grande envergure prouva qu'il était possible de débarquer sur le sol européen des tanks et des véhicules de toutes dimensions. Une grande partie des troupes était composée de Canadiens, spécialement entraînés pour ce genre d'opérations. Malgré la résistance acharnée de l'ennemi, les canons de barrage et la menace des bombardiers nazis qui essayèrent par tous les moyens de détruire les cargos de transport, les troupes alliées atteignirent leur objectif et ne se retirèrent, neuf heures plus tard, qu'après avoir infligé de gros dégâts aux positions adverses.

Malgré les canons de barrage, installés sur la côte, et l'assaut des bombardiers en piqué, les troupes alliées débarquèrent à Dieppe sur des bateaux de transport et détruisirent des installations ennemies de première importance.



Deux chalands de débarquement, dont l'un transporte un tank, viennent se ranger auprès d'un destroyer après le raid fructueux effectué à Dieppe.



D'un vaisseau allié, une épaisse couche de fumée se dégage pour protéger les bateaux de transport amis.



Le retour des troupes sur le sol britannique après le magnifique coup de main effectué sur les côtes françaises.



Un commando canadien, ayant pris part au raid de Dieppe, montre à ses camarades une baïonnette et un fusil allemands pris à l'ennemi.



Plusieurs prisonniers allemands, à qui les yeux ont été bandés, sont ramenés de Dieppe en territoire britannique.

LARRY ALLEN prisonnier de guerre

Larry Allen, que les lecteurs d' « Images » connaissent par les reportages vivants que nous avons publiés, est porté manquant, et l'on présume qu'il a été fait prisonnier de guerre. Samedi soir, il partit avec les forces combinées qui attaquèrent l'importante base de Tobrouk. Seul, parmi les trois autres correspondants de guerre qui prirent part à l'opération, il n'est pas revenu, et, depuis, la radio de Rome a annoncé la capture d'un journaliste américain. Nous avons demandé à deux de ses amis, correspondants de guerre, d'évoquer quelques souvenirs sur Larry Allen.

UN CHIC TYPE

par EDWARD KENNEDY
Correspondant de l'Associated Press

Pour quelque temps, la carrière d'un journaliste qui se trouvait avec les forces navales britanniques de la Méditerranée depuis le commencement des hostilités est interrompue. Les récits de Larry Allen, réels, vivants au point qu'ils donnaient au lecteur l'impression d'assister lui-même aux combats qu'il décrivait, sont encore présents dans toutes les mémoires. Ses activités avec la flotte lui valurent le Prix Pulitzer, qui est considéré, aux Etats-Unis, comme la plus grande récompense journalistique. Mais, en plus des témoignages officiels, Larry Allen a su gagner la profonde sympathie de tous ceux qui l'ont connu.

D'un caractère jovial et bon enfant, mais souvent frisant l'ironie la plus fine, Allen était, dans le Moyen-Orient, le représentant-type de l'Américain. A plus d'une reprise il intrigua aussi bien les Britanniques que les autres. Par exemple, au retour d'un voyage particulièrement mouvementé qu'il avait accompli avec la flotte, désireux de manifester sa satisfaction, il écrivit sur le tableau de bord du navire sur lequel il avait embarqué : « Je vous invite tous à un diner au canard. N'oubliez pas, néanmoins, d'apporter le canard. »

Quelle ne fut sa surprise, quelques jours plus tard, lorsqu'il vit arriver un des officiers de l'unité chargé d'un paquet dans lequel il y avait... un canard fraîchement tué et plumé !

Allen est un démocrate, mais sa démocratie n'a pas été tirée des livres. Il a connu une enfance très dure, et encore très jeune, il dut songer à entretenir sa mère, qui était veuve, et une sœur. Ils vivaient dans un centre minier des Etats-Unis...

Un soir, un officier de haut rang entra dans un établissement public dans lequel Allen se trouvait avec des amis. L'on sait que les officiers supérieurs de l'armée britannique portent une casquette entourée d'une bande rouge, qui rappelle vaguement le képi des hommes de la « Military Police ».

« Tranquilles, les amis, s'exclama Larry, voici les flics ! » L'officier entendit la remarque et rétorqua assez sèchement : « Depuis le temps que vous êtes ici, vous auriez dû apprendre à reconnaître les grades de l'armée britannique. » Alors Allen, sans se démonter, pointa l'index vers l'épaulette de l'officier sur laquelle brillaient trois étoiles et une couronne et s'écria : « Non, ce n'est pas un flic, c'est une constellation ! » A la fin de la soirée, l'officier et Larry étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Quelques jours avant le voyage dont il ne devait pas revenir, Larry Allen avait reçu d'une jeune fille d'Amérique une Bible et une lettre dans laquelle sa correspondante inconnue lui souhaitait de ne pas être blessé. Larry parcourut longuement la Bible et ensuite dit pensivement : « Je me demande si je pourrais tirer un papier de ceci ? »

— N'avez-vous donc pas de religion ? remarqua quelqu'un parmi l'assistance.

— Je crois seulement en Dieu, répondit Allen.

Larry Allen a eu « quatre navires coulés sous lui ». Il se trouvait à bord de l'« Illustrious » lorsque cette unité fut attaquée pendant huit heures par une avalanche de Stukas, à Malte. Il demeura quarante-cinq minutes dans l'eau après que le « Galatea » eût été coulé, et risqua de se faire hacher par les hélices.

Toujours à la chasse aux nouvelles, il ne connaissait pas la peur et dédaignait sa sécurité personnelle, lorsque son travail exigeait qu'il assumât certains risques. Mais jamais il n'a été inutilement téméraire. « Mes employeurs veulent des articles vivants et non pas des reporters morts », avait-il coutume de dire.

Nos carrières se sont rencontrées à plus d'une reprise. Lorsque je quittai Washington, il y a huit ans, c'est Larry Allen qui me remplaça. En Espagne, je me trouvais auprès des républicains alors qu'il travaillait du côté de Franco. Nous nous rencontrâmes à Prague lors de la crise de Munich. Je m'en allai en territoire sudète pour assister à l'entrée de Hitler, et lui demeura dans la capitale tchécoslovaque pour savoir ce que les Tchèques en pensaient. Lorsque je quittai Rome, une fois de plus, il prit ma succession. Finalement, au cours des deux années qui viennent de s'écouler, nous avons été tous deux dans le Moyen-Orient, Allen avec la flotte et moi avec l'armée.

PORTE MANQUANT

par JOHN NIXON
Correspondant naval de Reuter

La dernière fois que je vis Larry Allen, ce fut à la base navale d'où nous nous embarquâmes pour l'expédition de Tobrouk. Ce fut juste quelques minutes avant le départ que se produisit un incident, des plus insignifiants, qui devait pourtant influer d'une façon décisive sur le destin de Larry.

Nous avions pris place dans une grande chaloupe. La nuit était opaque, mais, malgré l'obscurité, nous pouvions voir se profiler devant nous les silhouettes sombres des navires de guerre qui nous attendaient.

Nous n'avions pas la moindre idée de la nature de l'expédition sur le point d'être entreprise. Mais, en dépit des ténèbres, nous avions réussi à entrevoir quelques uniformes khaki, se trouvant à côté de nous, dans la chaloupe.

— Je pense que ça va barder, dis-je.

— Ça en a tout l'air, répondit Larry.

L'embarcation aborda un destroyer. Du bastingage, une voix dans le noir annonça : « Zulu ».

— Allons-y, dit Larry. Et il s'apprêta à quitter la chaloupe pour monter à bord.

Deux minutes plus tôt, avant de quitter le débarcadère, notre officier de liaison nous avait indiqué les navires sur lesquels nous devions embarquer. Je retins Allen et lui dis :

— Pour moi, cela ne fait aucune différence, mais je crois que l'officier a dit que je devais prendre place sur le « Zulu » et vous sur le « Sikh ».

— Okay. Bonne chance, Johnnie !

C'est ainsi que Larry s'en alla à Tobrouk à bord du « Sikh » au lieu d'être sur le « Zulu ».

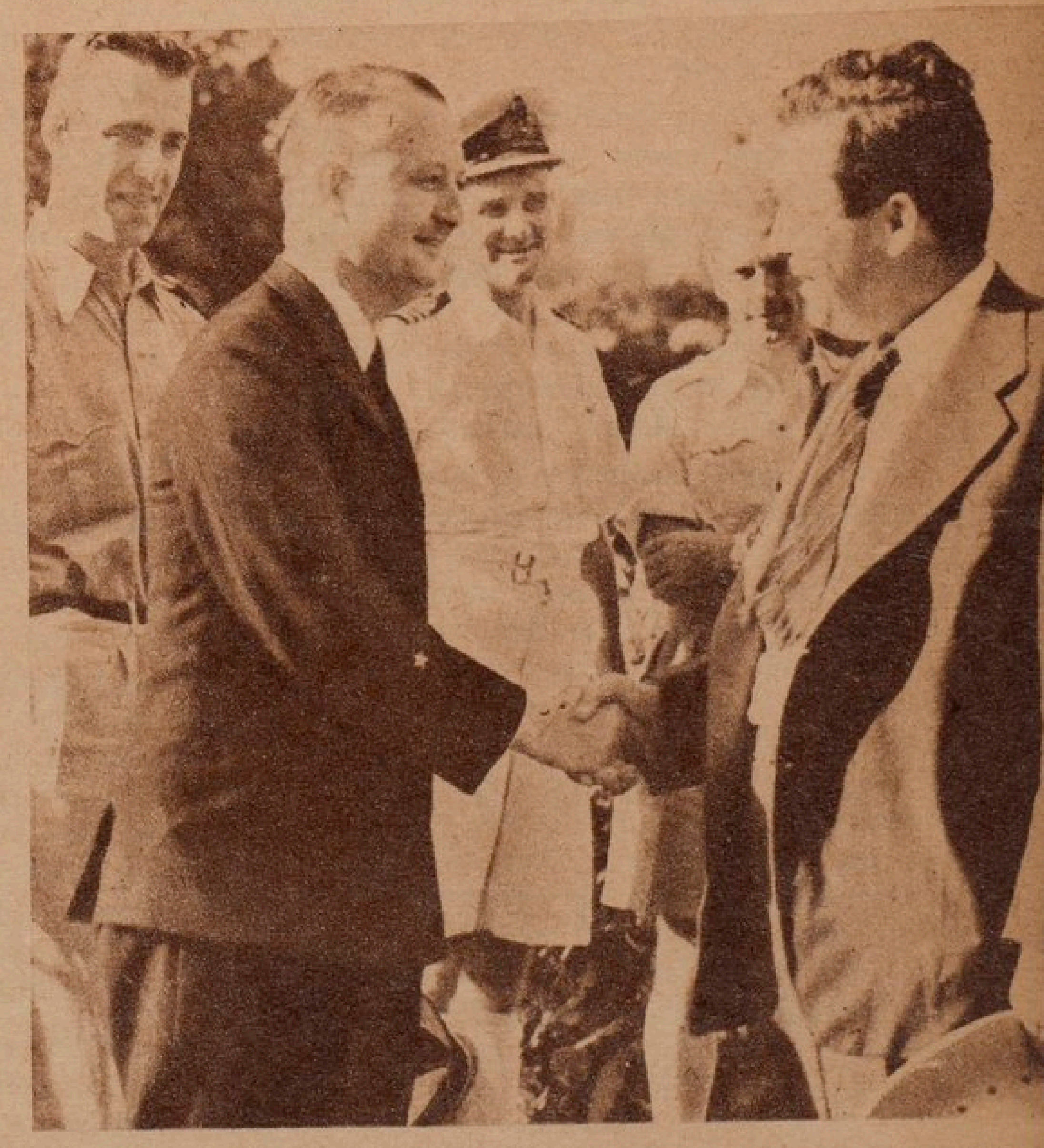
Il m'est impossible de préciser ce qui lui arriva exactement au moment de l'action. Dès l'aube, les batteries côtières ennemies entrèrent en action, couvrant la surface de la mer de leurs obus qui soulevaient de véritables geysers. Le « Sikh » fut atteint en plein par une bordée. Aussitôt, le commandant du « Zulu » donna l'ordre d'approcher le « Sikh », pour essayer de le remorquer hors de portée des pièces côtières. Mais nous nous trouvions trop près du littoral. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'opération dut être abandonnée.

Lorsque nous nous éloignâmes du « Sikh », le jour se levait, mais il ne faisait pas suffisamment clair pour que je pusse distinguer et identifier les membres de son équipage.

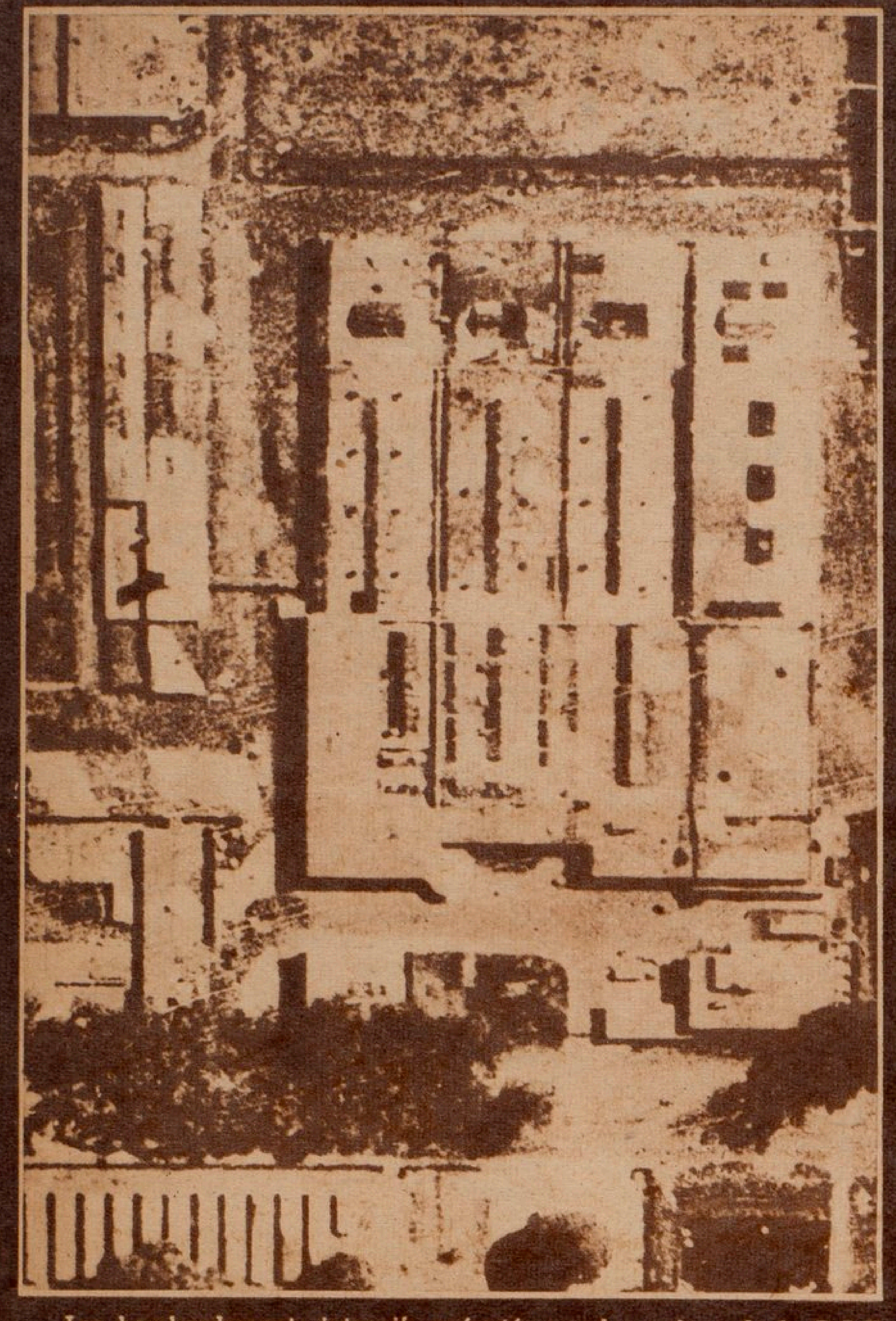
Peut-être Larry avait-il décidé d'aller à terre avec une compagnie de débarquement ? Dans ce cas, il aurait quitté le destroyer avant qu'il se fût trouvé sous le feu de l'ennemi. Tous deux, nous avions envisagé l'alternative d'aller à terre pour suivre l'action de plus près, ou bien de rester à bord et d'établir notre rapport d'après ce que nous aurions vu et entendu. Finalement, je décidai de ne pas quitter le navire, convaincu qu'ainsi je pourrais mieux me rendre compte de l'ensemble des opérations.

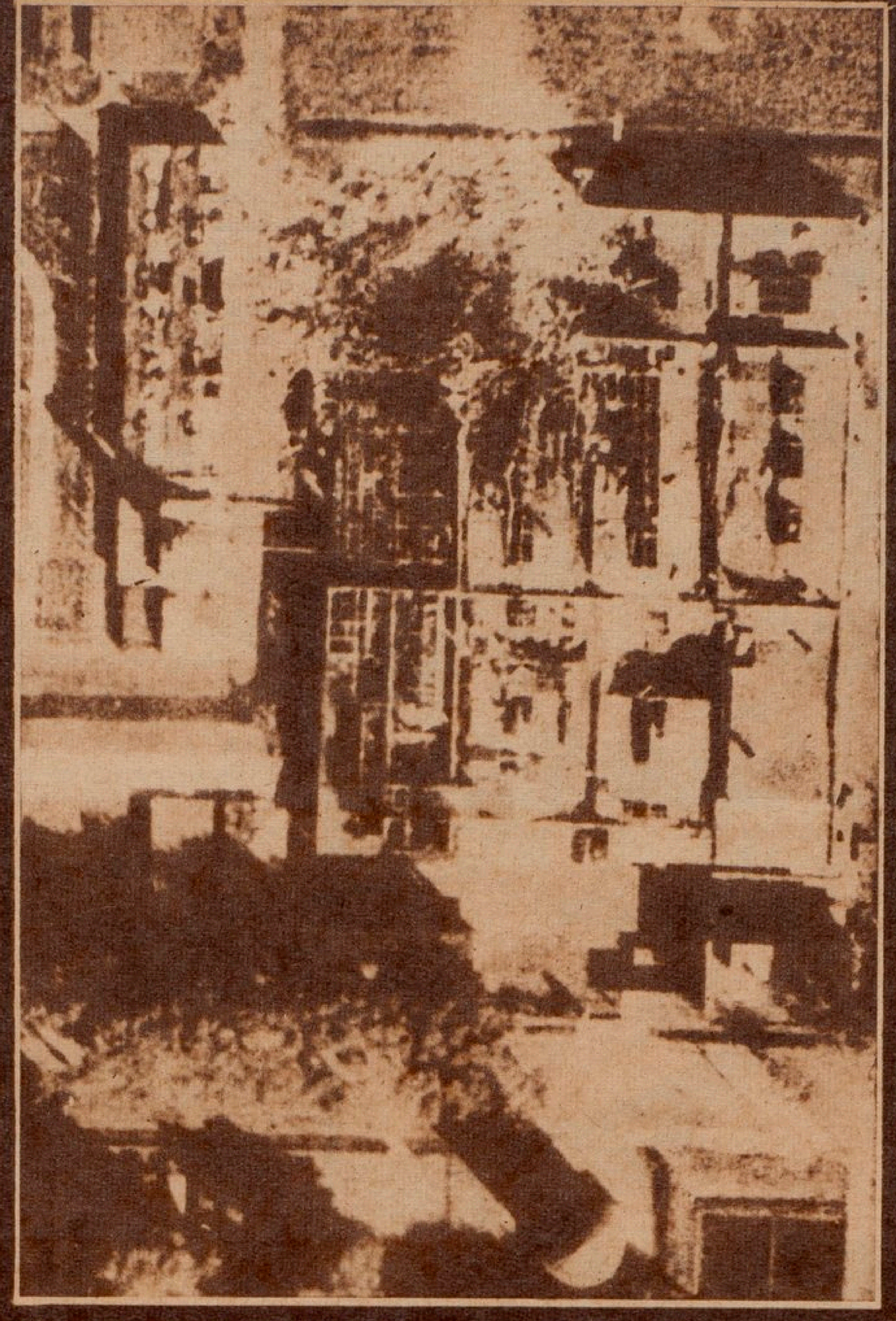
Les hommes du « Sikh » continuèrent à combattre et à tirer tant que le navire se maintint à la surface des eaux

Larry Allen n'aimera sans doute pas la captivité. Mais encore plus il souffrira de ne plus pouvoir aller sur mer, avec des hommes qu'il avait appris à aimer, et de se trouver loin de sa machine à écrire, sur laquelle il tapait, un jour après l'autre, ses reportages sensationnels.



Voici Larry Allen serrant la main de M. Wendell Willkie, quelques jours avant l'expédition de Tobrouk.





Les bombardements intensifs exécutés par les avions de la R.A.F. sur les centres industriels de Brême ont causé des dommages très importants. Voici deux photos, l'une avant le raid et l'autre prise par un avion de reconnaissance après le raid qui montre l'aspect des usines après le passage des avions britanniques. Comme on le voit, les dégâts ont été considérables et les toits de l'usine ne sont plus qu'un amas de ruines d'où se dégageait encore, au moment où la photo a été prise, une fumée épaisse.

LA R.A.F. SUR L'ALLEMAGNE

LES SECRETS DU PLAN DIRECTEUR

La R.A.F. a donné une réplique bien significative aux bombardements indiscriminés entrepris par la Luftwaffe. Au lieu de se livrer à leur tour à des actions désordonnées au-dessus du Reich, les bombardiers britanniques ont exécuté une série d'attaques organisées, s'acharnant à frapper des objectifs présentant une importance militaire réelle.

Ces bombardements méthodiques sont menés suivant un plan, soigneusement dressé par le ministère de la Guerre Economique, dont le but est d'atteindre au cœur les mécanismes principaux de la machine de guerre allemande.

Le commandement des bombardiers se charge de mener à bonne fin les tâches spécifiques qui lui incombent.

Voici un exemple :

MISSION SPÉCIALE

Un soir, l'équipage d'un appareil de bombardement reçut l'ordre de frapper un objectif dont la nature n'a pas été révélée jusqu'à ce jour. Il fallait à tout prix atteindre durement et sans retard cette cible, et le commandant de l'appareil reçut des instructions en conséquence.

L'avion décolla, emportant une poignée d'hommes décidés à mener l'opération à bonne fin ou à périr.

Les batteries anti-aériennes de la base navale d'Emden furent les premières à souhaiter la bienvenue aux aviateurs britanniques. Toutes les pièces concentrèrent leur feu sur l'appareil isolé qui avait osé violer le ciel allemand. L'avion fut rudement secoué par les obus qui explosaient de toutes parts. Plusieurs éclats atteignirent son fuselage et ses ailes. Mais il continua sa route.

La nature de l'objectif visé par les Britanniques exigeait un vol à très basse altitude. Arrivé au-dessus de la rivière Ems, le pilote descendit jusqu'à trois cents mètres. Bientôt, le bombardier survola les dépôts de combustible de Fande, défendus par un formidable dispositif d'artillerie. Un barrage terrible éleva une muraille d'acier et de feu. L'avion fut criblé, mais descendit encore jusqu'à une vingtaine de mètres au-dessus du bassin de Jade ! Un obus traversa l'aile de tribord. Un autre frôla le moteur de tribord et atteignit l'hélice. Les gouvernails perdirent leur contrôle. La situation était critique. Mais le pilote avait vu ce qu'il voulait voir. Lentement, le grand oiseau s'éleva, reprit son altitude première de 300 mètres. Le lance-bombe paré, une nouvelle descente jusqu'à 70 mètres fut effectuée et une série de bombes fortement explosives alla exploser en plein dans la cible.

●

Le capitaine A.O. Pollard vient de publier, en Grande-Bretagne, un ouvrage intitulé « Bombers Over The Reich » qui a connu un succès considérable. Ce livre décrit en détail les opérations menées par la Royal Air Force sur l'Allemagne. L'auteur nous montre comment les actions entreprises par l'aviation britannique au-dessus du territoire ennemi sont conçues, organisées, exécutées avec un maximum d'efficacité et de précision.

Toute l'activité de la section de bombardement de la Royal Air Force se déroule en suivant les grandes lignes d'un « Plan Directeur » que dresse le ministère de la Guerre Economique, en collaboration avec le ministère pour l'Aviation.

Que signifie l'expression « Plan Directeur » ? Quelles sont les principales caractéristiques de ce plan ?

Dans l'article que nous reproduisons ci-après, tiré d'un chapitre de l'ouvrage du capitaine Pollard, nous répondons à ces questions d'un grand intérêt.

●

La mission était accomplie. Restait à résoudre le problème du retour, avec un appareil aux trois quarts démoli. Lentement, la mer du Nord fut traversée et, volant avec peine, l'appareil réussit à se poser à proximité de sa base.

Une fois de plus, les instructions du « Plan Directeur » avaient été suivies à la lettre.

LE CERVEAU

Dans un immense pâté de maisons qui s'érigent quelque part en Angleterre, des centaines de spécialistes étudient des rapports économiques, allongent des colonnes de chiffres, interrogent longuement des voyageurs neutres, des hommes d'affaires, reçoivent les rapports des agents secrets, examinent des échantillons de matériel fabriqué en Allemagne. Grâce à des méthodes qu'on ne peut pas divulguer, le ministère de la Guerre Economique est toujours tenu au courant de la situation économique intérieure de l'Allemagne, et particulièrement de l'état de la machine de guerre de Hitler.

Parfois, on apprend que des quantités considérables de matériel ont été dirigées en masse vers une partie de l'Allemagne. Les marchandises voyagent par rail. Une note brève est envoyée au ministère de l'Aviation. Et juste au moment où les nazis essayent de dégorger un réseau encombré de matière d'importance vitale, les bombardiers britanniques surviennent, bombardent convois et hangars, font sauter les rails, allument des centaines d'incendies ravageurs. C'est exactement ce qui est arrivé à la suite de raids entrepris sur Hamm, Osnabrück, Soest et d'autres centres de communications ferroviaires.

Au début, les dirigeants nazis parlaient de chance. Ils n'arrivaient pas à attribuer à une autre cause le fait que les appareils de la R.A.F. surgissaient toujours au moment où leurs magasins regorgeaient de marchandises. Mais, à la longue, ils durent se rendre compte que ces actions particulièrement efficaces étaient menées méthodiquement, conformément à un plan soigneusement dressé, le fameux « Plan Directeur ».

Tout comme Scotland Yard, le ministère de la Guerre Economique possède un « musée noir ». Tous les instruments fabriqués en Allemagne font partie de cette collection qui s'augmente sans cesse. Plusieurs leçons précieuses ont été tirées des méthodes employées par les nazis.

Sur les étalages installés au ministère de la Guerre Economique, on peut voir des parachutes, des ouvre-boîtes, des armes, des instruments agricoles, etc. Le ministère s'intéresse à la façon dont ils ont été fabriqués, aux matières employées, et chaque fois que les Allemands ont recours à un ersatz pour remplacer la matière première originale, les spécialistes britanniques se rendent compte des effets du blocus qui a été imposé au Reich.

Lorsque les Allemands, pour décongestionner leurs lignes de communications, songèrent à avoir recours au cabotage à l'aide de bateaux saisis dans les pays occupés, l'aviation britannique s'acharna contre ces objectifs flottants.

A travers le canal Dortmund-Ems, une large portion du trafic intérieur du Reich passait régulièrement. D'immenses chalands, capables de transporter chacun le contenu de deux trains de marchandises, naviguaient constamment sur cette voie.

Chaque section du canal fut soigneusement photographiée par les appareils de reconnaissance. Une attention spéciale fut réservée au double aqueduc situé au point de jonction entre le canal et la rivière Ems. En toute hâte on construisit, en Angleterre, des miniatures de l'aqueduc. D'autres opérations de reconnaissance eurent lieu, qui permirent d'effectuer les corrections. Toutes ces précautions s'avérèrent utiles, car, après le raid, les aviateurs déclarèrent qu'il aurait été très facile de frapper un autre objectif.

Une première action de bombardement aboutit à la démolition complète d'un aqueduc de construction récente. Les avions britanniques réussirent à forcer le terrible barrage de D.C.A. et à atteindre leurs objectifs. Des reconnaissances, effectuées plus tard, permirent de constater que les chargements des chalands avaient été débarqués dans les champs avoisinants.

Mais quelques jours après le commandement britannique apprenait que les nazis avaient réussi à remettre en état un vieil aqueduc abandonné. Un autre raid fut décidé. Si ce second dispositif était détruit, une quantité de matières premières équivalente au chargement de 700 trains aurait dû être transportée par la route, au prix d'une dépense énorme de combustible.

Des bombardiers Hampden furent choisis pour cette opération particulièrement délicate. Les aviateurs britanniques ne pouvaient évidemment pas tabler sur le bénéfice de la surprise. Les Allemands s'attendaient à une attaque et avaient disposé des défenses très fortes autour de la voie vitale.

Attaquant par vagues successives, les appareils de la R.A.F. foncèrent sur l'aqueduc et lâchèrent leurs bombes sur l'objectif à partir d'une altitude de 50 mètres seulement ! L'opération réussit pleinement.

IMPORTANCE DU « PLAN DIRECTEUR »

L'efficacité du « Plan Directeur » est illustrée magnifiquement par la série d'opérations qu'entreprit la Royal Air Force au cours de la nuit du 23 au 24 juillet 1940, au moment même où la Luftwaffe se trouvait engagée dans sa « blitz » contre l'Angleterre. Voici la liste des objectifs choisis par le commandement britannique pour cette nuit historique :

1° Usines d'aviation. Les établissements de Kassel, Wenzendorf et Gotha furent durement bombardés. De gros nuages, au-dessus de Kassel, obligèrent les appareils britanniques à descendre très bas, afin de mener à bien leur attaque contre les installations « Fieseler ». A Wenzendorf, l'objectif était une usine de Dorniers qui reçut plusieurs coups directs. Les importants établissements de Gotha furent également attaqués en force et subirent des dommages étendus. Plusieurs incendies furent allumés par les bombes incendiaires.

2° Réservoirs de combustible. Des raids furent exécutés sur d'importantes installations à Gelsenkirchen et Hambourg. De grands incendies furent allumés.

3° Nœuds de communications. Les jonctions ferroviaires d'Osnabrük, de Hamm et la plate-forme de communication située entre Hamm et Soest furent repérées par plusieurs escadrilles de bombardiers et attaquées avec efficacité. La voie ferrée et les viaducs au-dessus du canal Dortmund-Ems, près du Rhin, furent également bombardés.

4° Etablissements industriels. Une grosse usine près d'Osnabrük fut bombardée. Lorsque les assaillants se retirèrent, l'établissement brûlait furieusement.

5° Bases navales. La plus grande base maritime de Wilhelmshafen fut soumise à un raid-éclair aux petites heures de la nuit. Les bombardiers demeurèrent au-dessus de la base dix minutes seulement, mais réussirent à placer leurs projectiles en plein sur le dock de Bauhafen, provoquant une série d'explosions.

6° Aérodromes. Des bombardiers moyens attaquèrent des aérodromes à Hunsdorf, Halberstadt, Wernigerode, Schipol et Magdebourg, couvrant au cours de ces opérations une zone étendue de l'Allemagne et de la Hollande. Des appareils lourds attaquèrent les terrains de Kassel, Brême, Altmar et Retstock, près de Fracfort.

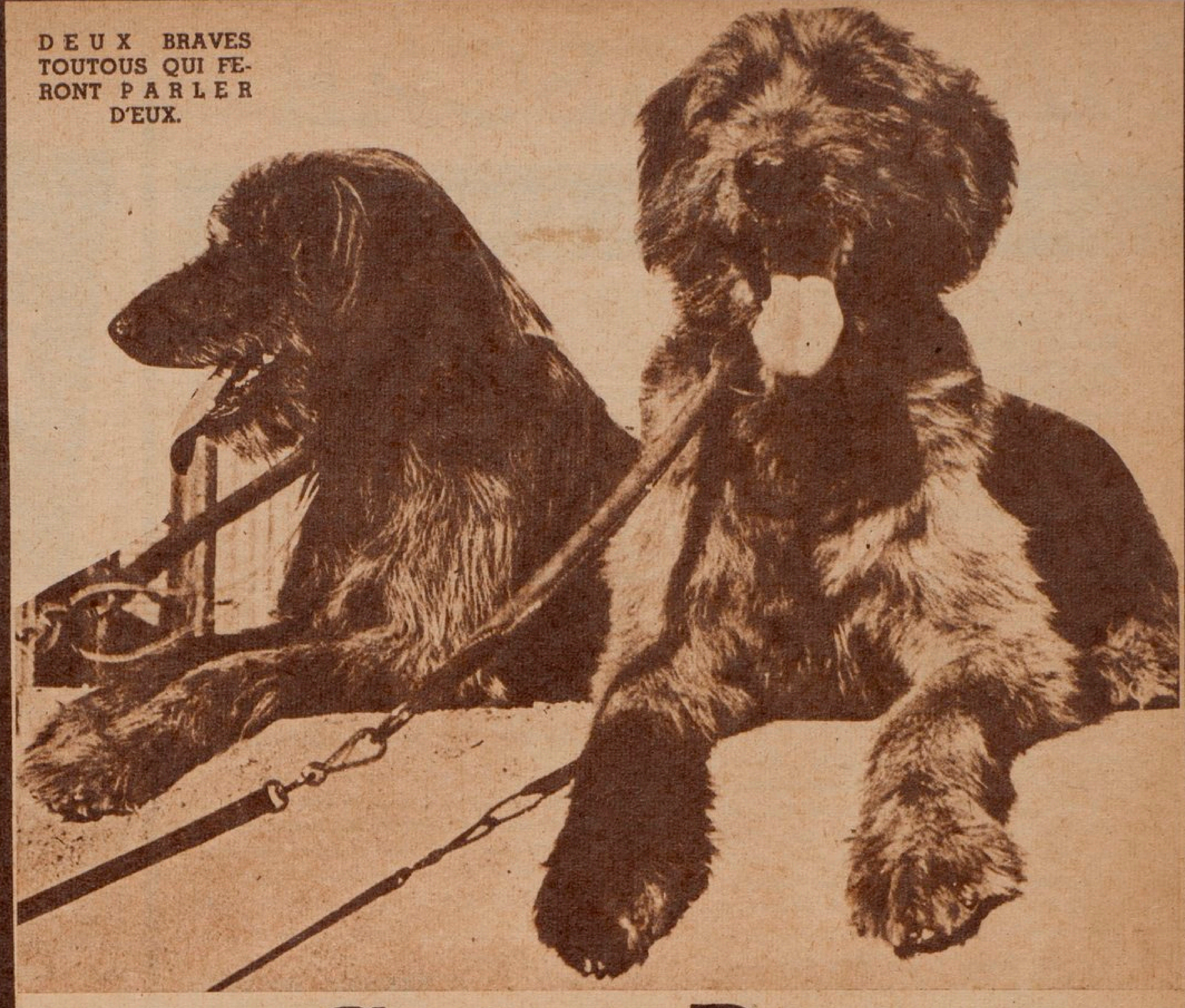
Il est à relever que toutes ces opérations étaient destinées à frapper l'ennemi dans sa force présente et future. Par exemple, les raids sur les aérodromes n'avaient pas seulement pour but de ravager les terrains d'atterrissage, mais de détruire le plus grand nombre possible d'appareils en service auprès de l'aviation ennemie. Les attaques contre les usines aéronautiques avaient pour objectif d'affaiblir la production future de l'Allemagne.

Le « Plan Directeur » britannique veille à ce que chaque tonne de bombes transportées par la R.A.F. soit déchargée sur des objectifs d'importance primordiale. Cela ne veut pas dire que tous les raids effectués par l'aviation de bombardement font partie du Plan. Plus le temps passe, plus la force de choc de l'aviation britannique, à laquelle est venue se joindre l'aviation alliée, augmente considérablement. Le « Plan Directeur », qui préside aux opérations de bombardement les plus importantes, n'est qu'une extension des méthodes britanniques de la guerre économique.

Chaque raid est destiné à intensifier rapidement les effets du blocus auquel l'Allemagne est soumise. Régulièrement, les appareils britanniques frappent au cœur la puissance de guerre allemande. Et plus ces actions seront fréquentes et puissantes, plus tôt la machine nazie s'écroulera. Le « Plan Directeur » aura joué un premier rôle dans la conclusion de la guerre.



UN CHIEN POLICIER ATTAQUE UN SOLDAT ENNEMI. POUR SUBIR L'EPREUVE UN MEMBRE DE LA POLICE MILITAIRE S'EST RECOUVERT LE VISAGE D'UN MASQUE PROTECTEUR CONTRE LES MORSURES.



DEUX BRAVES TOUTOUS QUI FERONT PARLER D'EUX.

CHIENS POLICIERS
au service de l'armée

Déjà dans la dernière guerre, le « plus fidèle ami de l'homme » a rendu dans l'armée des services appréciables et l'on cite des cas où, grâce à la merveilleuse intelligence de certains quadrupèdes, des centaines d'hommes ont pu échapper à la mort. Certains ont été même cités à l'ordre du jour pour des actions d'éclat remarquables. Mais pour développer l'instinct de ces animaux, un entraînement est nécessaire au cours duquel on leur fait subir les exercices les plus périlleux comme en témoignent ces quelques photos prises dans la section de la police militaire de l'armée britannique dans le Moyen-Orient.

LE POLICIER CHARGE DU DRESSAGE DES CHIENS VEILLE A L'ENTRETIEN DU BON ETAT DE LEURS PATTES AVEC UNE ATTENTION SUIVIE.



LES CHIENS SONT ENTRAINES A FAIRE LES EXERCICES LES PLUS PERILLEUX, TEMOIN CE SAUT A UNE HAUTEUR RECORD.



GRIMPER SUR UNE ECHELLE EST UN DES NOMBREUX EXERCICES QUE L'ON FAIT SUBIR AUX QUADRUPEDES POUR LES HABITUER A FRANCHIR TOUS LES OBSTACLES.

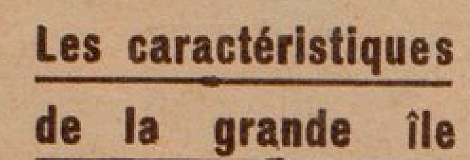


SAUTER PAR DESSUS UN MUR, SI HAUT QU'IL SOIT, DOIT ETRE A LA PORTEE D'UN HABILE CHIEN POLICIER.

MADAGASCAR

L'ILE AUX MILLE CURIOSITÉS

L'île de Madagascar fait de nouveau parler d'elle, depuis que les Nations Unies ont décidé de l'occuper entièrement, afin d'éviter que les puissances de l'Axe ne puissent utiliser cette grande île de l'océan Indien comme base d'attaque contre les convois alliés. Voici à ce propos quelques traits relatifs à cette île aux mille curiosités.



Les caractéristiques de la grande île

Madagascar, possession française depuis le siècle dernier, a une superficie sensiblement plus grande que celle de la France même, soit 592.000 kilomètres carrés, et occupe une position stratégique incomparable, car elle commande l'océan Indien dans sa partie occidentale et domine le littoral de l'Afrique, depuis la Somalie jusqu'à l'Afrique du Sud.

Cette île a une faune et une flore distinctes qui lui sont particulières, ce qui en fait, à ce point de vue, un petit continent à part. Le zébu, par exemple, qui est un bœuf à bosse, est l'animal domestique le plus original et ne se rencontre nulle part ailleurs aussi développé et aussi utilisé qu'à Madagascar. « L'arbre du voyageur » est également particulier à l'île, et est appelé ainsi parce qu'il fournit au voyageur un suc qui le désaltère et un fruit dont il peut se nourrir. Les manguiers de Madagascar atteignent des proportions gigantesques. Ses perroquets, ailleurs multicolores, sont des oiseaux au plumage noir.

La population est hétéroclite

Une légende qu'on se transmet de génération en génération veut que l'île ait été habitée à l'origine par des nains, les Kimos. Mais aucune trace n'est restée pouvant confirmer cette légende.

La population de quatre millions d'habitants est très hétéroclite et comprend des nègres venus à l'origine d'Afrique, des blancs originaires d'Europe ou d'Asie, et des Indonésiens et Malais. Le sang arabe prédomine dans certaines régions depuis le début du XIe siècle. L'une des peuplades nègres, les Sakalava, est connue pour être chicanière et querelleuse. Chicaner, pour un Sakalava, est le but et la raison d'être de l'existence. Avant même que les Européens n'aient connu les tribunaux et institué le droit et la robe noire, les Sakalava ont eu des « avocats » dont le métier est de résoudre et d'arranger les mille et une chicanes des particuliers.

Dates importantes dans son histoire

Voici les différentes dates auxquelles des étrangers mirent pied dans l'île :

- Au VIIIe et au IXe siècles de l'ère chrétienne, des Arabes s'établirent sur la côte nord-ouest ;
- En 1025, une principauté arabe y fut fondée ;
- En 1500, le Portugais Diego Dias découvrit l'île et la fit connaître aux Européens ;
- Au XVIe siècle, une autre principauté arabe y fut fondée, sur la côte ouest, face à l'Afrique ;
- Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, des Portugais, des Anglais, des Français explorent Madagascar, dont Owen et Grandidier.
- C'est en 1642 que les premiers Français s'établissent dans l'île, au sud.
- Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la France prit la décision d'occuper toute l'île et les expéditions militaires furent entreprises dans ce but.
- En 1885, un traité fut imposé aux Hovas qui acceptèrent le protectorat français. Des insurrections suivirent, qui exigèrent d'autres expéditions, et ce n'est qu'en 1896 que la France s'est définitivement et solidement installée dans Madagascar, devenue colonie.

Le roman de la dernière reine

La vie de la dernière reine de Madagascar fut un véritable roman, où toutefois le pittoresque se mêla au tragique.

Elle s'appelait Ranavalona-Manjaka et elle était la troisième reine qui portait ce nom qui veut dire : « Celle qui a été pliée ». Une explication s'impose : comme on gardait les beaux vêtements de la reine soigneusement pliés au fond d'une malle pour les en sortir seulement aux jours de fête, on lui donna ce nom de « Celle qui a été pliée ».

Ranavalona, qu'on désigne à tort sous le nom de Ranavalo, était née en 1862. Montée sur le trône en 1883, elle fut détrônée par les Français en 1896 et internée en Algérie, puis admise à vivre en France où elle finit par épouser un paysan français. Elle passa ses dernières années à soigner sa basse-cour et son potager. Le gouvernement français lui servait une pension dont elle demanda, il y a quelques années, l'augmentation, étant donné qu'elle ne lui suffisait pas pour vivre.

Qu'est devenue cette reine détrônée devenue fermière ?

Peu avant la guerre, elle vivait encore au milieu de ses poules, de ses vaches et de ses fleurs. Sa dynastie est condamnée à s'éteindre avec elle. Et avec elle disparaît une figure des plus pittoresques des souverains africains d'autrefois.

Quelques curiosités sur les Malgaches

- Le matriarcat est très répandu à Madagascar où la mère donne généralement son nom à l'enfant : Fils d'une telle.

Cette coutume est également répandue dans d'autres pays, notamment en Amérique du Sud, en Afrique du Sud, en Polynésie et chez certaines tribus de Bédouins arabes.

Les Malgaches, en faisant un usage excessif du matriarcat, font le même raisonnement que les autres peuples où cette coutume est usitée : on est certain de son ascendance maternelle, mais non de son ascendance paternelle.

- A Madagascar, les grands personnages se construisent, de leur vivant, des tombeaux qui peuvent être comparés, sous certains rapports, aux « hoches » que les musulmans d'Egypte construisent dans leurs cimetières. C'est plutôt une maison qu'une tombe. L'édifice comprend en effet plusieurs pièces dont l'une contient un caveau où le cadavre est enfoui. Les autres servent de lieux de réunion. Parmi les tombeaux qui sont de véritables monuments d'art, il faut citer le tombeau du premier ministre à Tananarive, où les dignitaires de la Cour étaient enterrés.

- Les Malgaches, par leur manière de s'habiller, rappellent les Romains d'autrefois. Ils portent une espèce de toge et mettent parfois sur la tête un bandeau.

Nulle part ailleurs on ne se sert des instruments de musique malgaches. Ce sont des flûtes énormes qui atteignent parfois deux mètres de longueur.

- Madagascar a aussi ses palanquins qui rappellent les litières dont se servaient les Arabes à l'époque anté-islamique.

Les musulmans à Madagascar

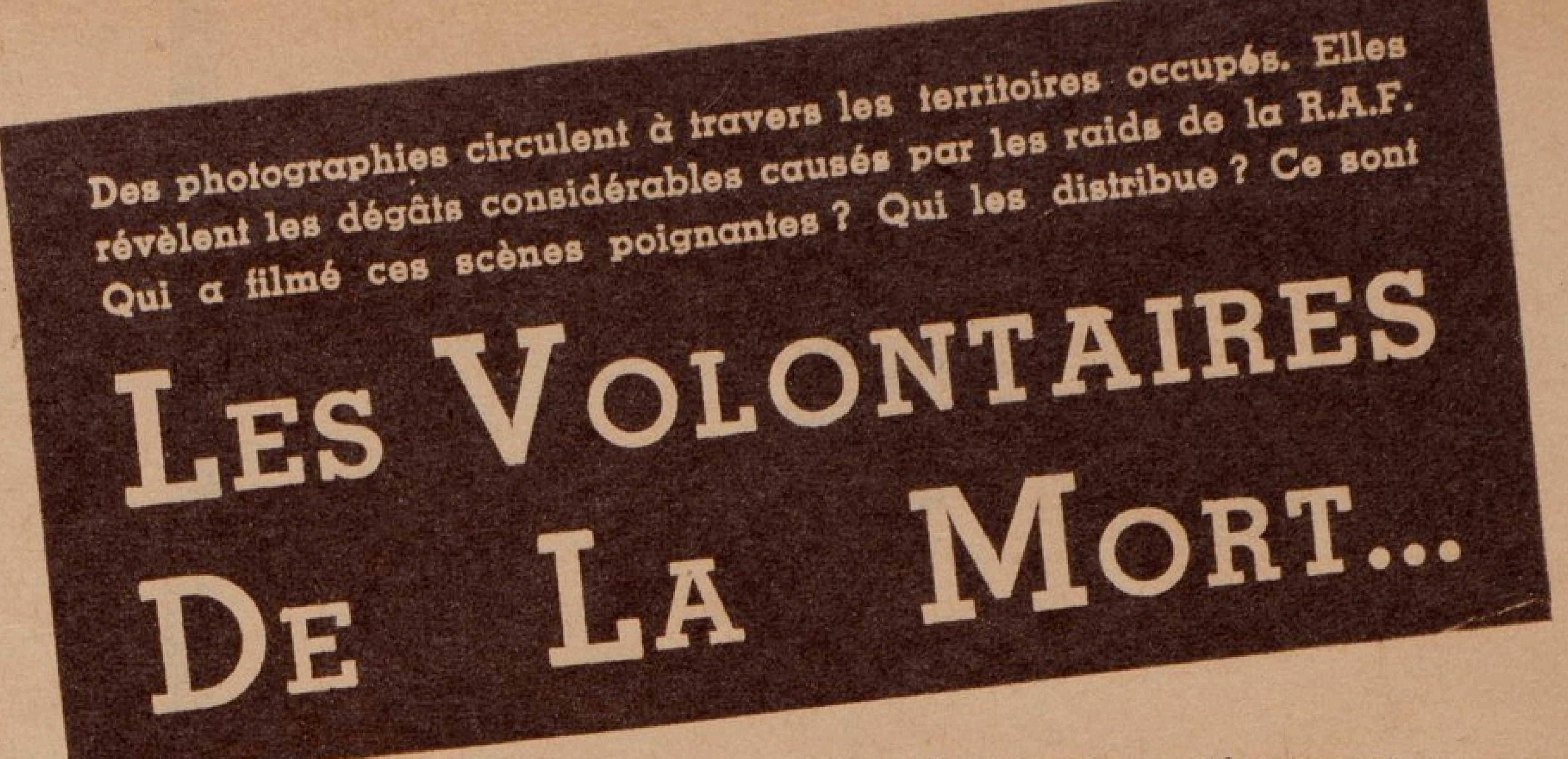
Il y a actuellement 172.000 musulmans à Madagascar et dans les îles Comores. Des trafiquants arabes, venus du golfe Persique durant les premiers siècles de l'Hégire, introduisirent l'Islam dans la grande île. Des Malais et des Persans aidèrent plus tard à répandre cette religion dans les régions de l'intérieur. A Majunga, sur le littoral nord-ouest de Madagascar, un sultanat arabe musulman fut même fondé au XVIe siècle de l'ère chrétienne et exerça une grande influence sur les peuplades des environs.

Les musulmans forment maintenant plusieurs groupements dans l'île. Dans la région de Diégo-Suarez et de Majunga se trouvent des autochtones islamisés : les Makoa, anciens esclaves de la côte d'Afrique, amenés à Madagascar par les commerçants arabes ; les Antankarana et les Sakalava. Les Makoa, installés en grande partie dans la région de Majunga, sont au nombre d'environ 30.000 et se fondent de plus en plus dans le milieu malgache.

Les autochtones Antankarana et Sakalava sont fortement liés aux habitants des Comores. Parmi ces autochtones islamisés, beaucoup sont chefs de tribus et fonctionnaires.

Quant aux îles Comores, elles sont intégralement converties à l'islamisme et leurs 127.000 habitants forment un bloc de rite chaféite, celui auquel appartiennent les Egyptiens.

Toutefois, les musulmans de Madagascar sont peu fidèles aux prescriptions et aux enseignements du Coran. Ils ont gardé beaucoup d'anciennes croyances malgaches. Ils boivent l'alcool et les Sakalava fêtent le Ramadan mais... sans jeûner !



« 3.000 tonnes de bombes sur Cologne ! Les docks de Bremen en flammes ! 1.250 avions de la R.A.F. bombardent les usines Krupp et Essen au cours du plus grand raid aérien de l'histoire ! »

Partout dans le monde, les manchettes des journaux et les émissions radiophoniques spéciales font un récit détaillé du sensationnel « second front » que représentait cette offensive aérienne. Partout, sauf en Allemagne et dans les pays du continent européen soumis à la domination allemande.

Les stations de radio nazies n'ont pas mentionné les mots de « Essen » ou de « Krupp » dans leurs vagues informations sur « les raids sporadiques de l'aviation britannique au-dessus de la Ruhr, lesquels n'ont causé « que de légers dommages aux écoles, aux hôpitaux et à d'autres objectifs non militaires ». Après le grand raid sur Cologne, la presse sous contrôle nazi a annoncé que le nombre des victimes était « bien au-dessous de 100 ». Pour le citoyen allemand non informé, ces faits n'étaient guère alarmants. Heinrich Himmler, le chef de la Gestapo, fut dépêché en Rhénanie, afin d'entourer les régions dévastées d'un cordon de sûreté. Ses troupes s'assurèrent qu'aucun Allemand ayant assisté aux raids de Cologne et d'Essen ne pourrait parler à ses concitoyens de sa terrible expérience. La nuit, en secret, nombre de citoyens furent évacués de force vers de petits villages de Bavière, d'Autriche et de Silésie où ils seraient gardés sous une constante surveillance. La situation paraissait bien en main. Jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que de mystérieuses photographies commencèrent à apparaître. Elles étaient petites. Vous pourriez aisément les cacher dans votre mouchoir, sous votre chapeau, dans les revers de votre pantalon. Une de ces photos représentait le fameux dôme de Cologne, une vue familière à tous les Allemands. Mais qu'y avait-il autour du dôme ? Des immeubles détruits, des cratères de bombes, des colonnes d'épaisse fumée noire s'élevant de ruines effrayantes, un horrible spectacle de destruction totale. Trois mots seulement étaient écrits au verso, les mêmes mots que le Dr Gœbbels avait employés tant de fois : « Koeln leicht beschaedigt » (Cologne a subi de légers dégâts). Même un Homais allemand en pouvait saisir toute la tragique ironie.

Les gens étaient terrifiés. Ceux qui doutaient des informations des radios alliées se laissèrent convaincre par une photo. Un proverbe chinois dit avec raison : « Une image dit plus que mille mots ». Nombre d'Allemands ont dû voir pour croire. Maintenant ils ont la preuve indéniable, visible, de ce que leur racontaient les radios alliées. Quand ils surent que la police secrète recherchait toutes ces photos et envoyait ceux qui les détenaient dans des camps de concentration, ils comprirent que ces documents disaient la vérité. La vérité sur ce que les bombardiers alliés avaient fait et continueraient de faire à leurs villes, nuit après nuit, en dépit des assurances du Dr Gœbbels.

●

DES PHOTOS PARTOUT

Qui avait pris ces photos ? D'où venaient-elles ? La Gestapo confisque toutes celles qu'elle peut trouver, mais plus elle en retire de la circulation, plus il y en a. Les gens en découvrent sur les bancs publics, dans leurs paniers à légumes, entre les pages de «Mein Kampf», sous les fauteuils de cinéma. Ces photos produisent un effet étrange. Elles éveillent un sentiment de crainte, d'amertume, d'embarras, et, en même temps, elles suscitent l'espoir et la confiance chez les millions de personnes soumises au joug nazi : les Polonais, les Tchèques, les Grecs, les Hollandais, les Français et les autres nations assujetties. Des forêts silencieuses de Norvège aux rivages ensoleillés de Sicile, elles sont en circulation. L'une d'elles montre un aérodrome nazi complètement détruit, une autre une vue impressionnante d'une rangée de nouveaux avions américains. Une paire de photos accolées représente des tanks allemands endommagés « quelque part sur une route de Russie » et à l'arrière-plan un groupe de puissants tanks canadiens, symbole de la force de l'Empire. Aucune légende n'est nécessaire. Le contraste est saisissant. Même le Nazi le plus fervent est ébranlé par la vue de ces documents...

La photographie est devenue une importante arme de la guerre totale. Jour et nuit, une invisible armée de photographes, secrète et illégale, se livrent à une tâche dangereuse, qui les mène souvent à la mort, celle de prendre et de distribuer les photos qui doivent ranimer l'espoir dans le front intérieur. Cela fait partie de l'immense travail souterrain entrepris sur le continent contre le nazisme. Les amateurs photographes sont devenus à présent des professionnels de la vérité.

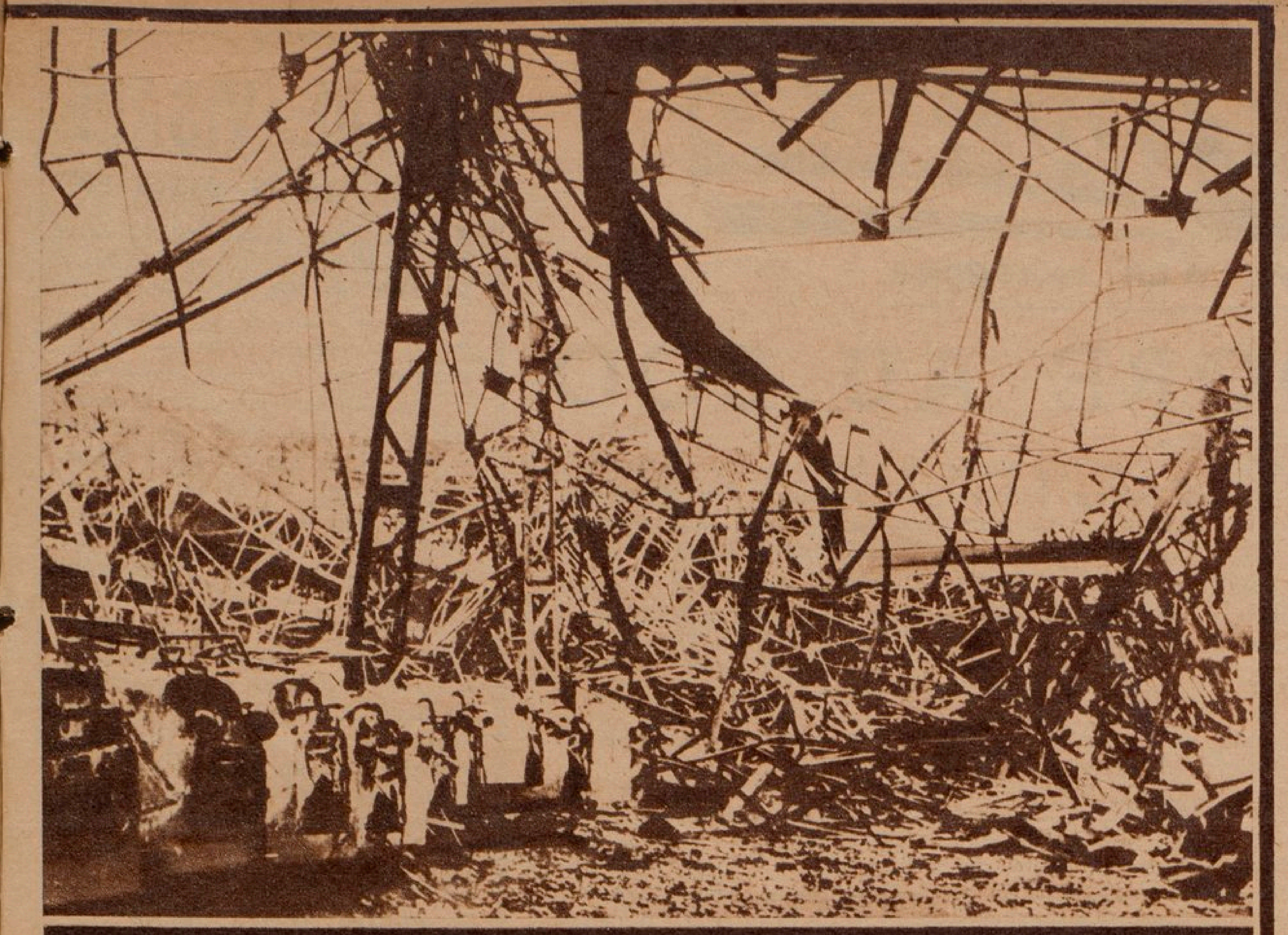
●

UN VOLONTAIRE RACONTE...

L'un d'eux, un Français, avait réussi à gagner les Etats-Unis par l'Afrique et l'Amérique du Sud, un peu avant que l'Amérique n'entrât en guerre. Pour des raisons évidentes, son nom ne peut être divulgué. Il était membre de l'équipe photographique préposée aux exécutions. Après la chute de Paris, le moral français était descendu à un niveau très bas. Le sentiment anti-anglais et anti-américain était à son comble. L'esprit de résistance avait disparu. Le peuple était abattu et apathique.

« Pas mal de Français, a-t-il raconté, s'étaient laissés convaincre. Ils refusaient de croire que chaque jour, des Français et des Françaises étaient abattus par leurs amis nazis. Puis, ils virent une photo que j'avais prise moi-même : l'exécution de cinq hommes et deux femmes, tous des innocents otages. Tout commentaire était inutile. Quiconque voyait ce document passait dans nos rangs. Et nous fîmes des tas de photos comme celles-là.

« Comment les avons-nous obtenues ? L'exécution devait avoir lieu près de la prison d'un grand centre industriel du nord de la France. Nous avions appris que les otages allaient être exécutés à six heures du matin. La place était étroitement gardée par des sentinelles. Seuls les soldats allemands avaient la permission de passer. Il n'y avait dès lors qu'un seul moyen : obtenir un uniforme allemand. Des soldats nazis se tenaient toujours autour de l'endroit de l'exécution. Ils paraissaient prendre un grand intérêt au spectacle du massacre de ces innocents. Bien que ce fût interdit, certains d'entre eux prenaient des photos. Dans plusieurs cas, des photos de ce genre ont été trouvées en possession d'officiers et de soldats allemands tués ou capturés.



Les usines Renault, dans les environs de Paris, ont été complètement détruites par le raid fameux des avions britanniques sur les usines françaises. D'ici longtemps, elles seront inutilisables pour l'industrie allemande. Des tanks et des camions gisent parmi un amas de ferraille.



Les raids de la R.A.F. sur la capitale allemande ont causé des dégâts considérables parmi les objectifs militaires. Des pompiers nazis, après avoir maîtrisé les flammes qui s'élèvent longtemps très haut dans le ciel, font la garde parmi les ruines.

« Ne me demandez pas comment je me suis procuré un uniforme allemand, je ne sais qui m'en apporta un, mais il était là, avec la baïonnette, la casquette et les bottines, tout au complet. Je ne me sentais pas très à l'aise quand je me joignis à la petite foule des militaires autour du mur de la prison. Si l'un d'eux s'adressait à moi, je savais que cela signifierait la fin. Chaque Français trouvé en possession d'un appareil photographique dans une zone militaire est immédiatement exécuté. J'avais ma caméra attachée à mon pied, avec une ficelle la reliant à une de mes poches. Je n'étais pas sûr que le sujet se trouvait dans le foyer de l'objectif. Les circonstances ne se prêtaient évidemment pas à une accommodation photographique parfaite. J'adressais une prière au ciel et tirais sur la ficelle de l'objectif. Puis je partis sans éveiller l'attention. La photo était bonne ! »

AU RISQUE DE LEUR VIE

Il n'y a aucune comparaison entre la tâche de ces photographes et celle des espions « à la Hollywood ». C'est un tout autre travail, rude et dangereux. Celui qui est pris est exécuté sans autre forme de procès. Rapidité, patience et maîtrise de soi sont nécessaires. Ces volontaires de la vérité doivent travailler vite et dans le plus grand secret. Ils emploient de petites caméras qui peuvent être aisément dissimulées dans les poches, sous les chapeaux ou dans les journaux. Avec une grande habileté, ils prennent leurs photos à travers le trou d'une poche ou la couverture d'un bouquin dont le milieu des pages a été déchiré, tous vieux trucs connus des photographes du monde entier.

Dans tous les pays occupés s'étend un système d'échange de photos très actif.

Mais les « photographes amateurs » sont encore plus ambitieux. Au début de décembre 1941, quand le maréchal Timochenko lança une contre-offensive qui délogea les Allemands de Rostov sur le Don, un général allemand envoya une reconnaissance aérienne pour rapporter des photographies sur les nouvelles positions soviétiques. Les avions revinrent avec leurs films et le commandant nazi dressa ses plans en conséquence pour une attaque de flanc.

Une chose étrange se produisit alors. Les Allemands attaquèrent et se précipitèrent au-devant des champs de tir des canons et des mitrailleuses russes. Ils perdirent 4.000 hommes. Une enquête établit le fait que les photographies des reconnaissances aériennes avaient été remplacées par d'autres montrant des positions différentes des batteries russes.

Cette histoire indique donc que les photographes secrets travaillent même au sein de l'armée allemande. Il y en a une preuve supplémentaire. Quand l'offensive nazie s'enlisa dans les neiges de Russie, des photos d'horreurs commencèrent à apparaître en Allemagne, montrant des soldats allemands gelés, de l'équipement mécanisé détruit. Dès lors, l'enthousiasme des civils à l'égard de la campagne de Russie se refroidit sensiblement.

Les Nazis ne seront pas capables de venir à bout de la petite armée de photographes qui travaillent dans toute l'Europe. Ces volontaires de la mort sont toujours sur la brèche.

LES LIVRES

LA MURAILLE DU SILENCE

par Fernand Leprette

Un Français, sans prétention, sans chercher à produire des effets de style, dénude, jusque dans ses moindres recoins, son âme, tantôt meurtrie, tantôt enthousiasmée, par les événements de cette guerre, qui se sont succédé à une cadence vertigineuse.

Dans ces pages vigoureuses et sincères, Fernand Leprette retrace quelques phases de la grande tuerie, qu'il a connue il y a vingt-cinq ans, alors qu'il était « biffin » sur les bords de la Somme. Il avait payé son tribut à la loi inexorable de la guerre. Il croyait pouvoir contempler un monde juste et digne. Hélas ! d'autres bellicistes sanglants ont tiré l'épée. La France de Leprette, ses compatriotes, ses amis, sa famille, ses fils, ployant sous le joug de la guerre, ont dû tout recommencer.

Ensuite, ce furent les sombres journées de 1940. Chaque jour, une pierre était ajoutée à la terrible Muraille du Silence qui devait ceindre la France meurtrie. Fin observateur, Leprette a regardé la guerre autour de lui, et nous l'a décrite fidèlement. Il a saisi des détails insignifiants à première vue, les a fait éclore.

Absence, rendue plus atroce par le silence prolongé, doutes, questions qu'on a peur de se poser, interrogations qui demeurent sans réponse, Leprette a enduré tout cela. Mais, finalement, la muraille du silence crève sous le choc d'une petite feuille de papier qui vient de France, via Lisbonne. C'est le message d'espoir que le jeune fils de l'auteur envoie à son père. L'avenir de la France est là, étalé dans toute sa lumière.

Le beau livre de M. Leprette ne peut être lu sans émotion. Il suffit d'en lire les premières pages pour se sentir immédiatement pénétré et conquis.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

par Edgard Forti

Dans son ouvrage, qu'il a voulu solide et concentré, M. Forti a véritablement accompli un tour de force. En quelques deux cents pages, il a réussi à effectuer un tour complet de la pensée française de l'entre-deux-guerres. Convenons que ce n'était pas là une tâche facile, mais il a su s'en tirer avec tous les honneurs.

Partant de Proust et Gide, que l'auteur considère comme les derniers champions de l'« époque décadente » du commencement de notre siècle, et dont il trace des portraits littéraires vigoureusement exacts, M. Forti a divisé la production intellectuelle contemporaine française en quatre grandes sections dont il nous donne le tableau :

1° L'Après-guerre : rénovation littéraire et crise morale.

2° Aspirations et Valeurs : le mouvement catholique.

3° Aspirations et Valeurs : la France Humaine.

4° Aspirations et Valeurs : plus près de la nature.

Monsieur Forti a su trouver dans ce cadre une place exacte pour chaque écrivain, chaque poète, chaque penseur de la France d'entre-deux-guerres.

Finalement, l'auteur, dont l'esprit philosophique est connu en Egypte, entreprend de décrire d'une façon « vulgarisatrice » les grandes lignes de la doctrine bergsonienne. Henri Bergson a bouleversé toutes les notions de la connaissance, en affirmant courageusement : « Il n'y a pas d'autre source de la connaissance que l'expérience ». C'est cette prise de position pour la phénoménalité en tant qu'instrument essentiel de la notion connaissance, que M. Forti nous expose avec maîtrise. On peut être partisan ou adversaire de Bergson, c'est une question que M. Forti ne s'attarde pas à discuter.

Pas un seul instant, il ne se départit de son attitude d'exposant impartial. Nous lui savons gré de cette impartialité, qui imprime à son ouvrage un caractère particulièrement intéressant.

L'ORDRE NOUVEAU

par Mario Herson

L'auteur, soucieux d'éviter l'équivoque, qu'il déclare par ailleurs tenir en horreur, précise, dans un sous-titre des plus expressifs, la nature et les buts de son œuvre : « Une nouvelle synthèse des valeurs cosmiques ».

Dans la deuxième partie de sa « Volonté de puissance », Frédéric Nietzsche se livre à « un renversement des valeurs existantes ». Avec la violence coutumière à sa nature indomptée, le grand philosophe attaque à coups de marteau-pilon toutes les notions tendant à l'établissement des différents degrés de valeurs tels que nous les connaissons.

M. Herson — ses fréquentes citations et critiques de Nietzsche nous font penser que nous sommes dans le vrai — s'est ingénié à remplir une tâche similaire quant à sa direction, mais différente quant à son processus. M. Herson ne va pas jusqu'à rejeter toutes les valeurs existantes. Il se contente d'en éliminer quelques-unes, et s'efforce de réunir les autres en un faisceau cohérent, de telle sorte à créer ce qu'il appelle une « véritable synthèse de valeurs cosmiques ».

Les grands principes à la base de cette synthèse sont, pour M. Herson, la Contradiction, la négation de l'Absolutisme, c'est-à-dire le Relativisme, et le Paradoxe en tant que facteur catalyseur de la pensée. La place nous manque pour examiner de plus près les différents points saillants de l'œuvre de M. Mario Herson. Qu'il nous suffise de relever très rapidement, et nous nous en excusons, qu'à l'appui de sa thèse de la « Contradiction, principe moteur de l'Univers », l'auteur cite des exemples relevant du domaine sensoriel, donc à priori imparfait, pour affirmer un aspect « existentiel ». D'autre part, M. Herson s'attaque à l'absolutisme qu'il voudrait écarter définitivement en l'assimilant à l'intolérance, au racisme, etc. Il s'agit tout d'abord de s'entendre sur la terminologie. Pour nous, l'absolutisme, tel que le définit M. Herson au commencement de son livre, ne devrait pas être jeté par-dessus le bord à la légère. La Vérité, la Sagesse, le Bien, en somme Dieu, en tant que ces termes tendent tous à désigner la perfection philosophique, sont un et non deux.

M. Herson apporte, selon ses dires, un message à l'humanité du présent et de l'avenir, à l'Etre et au Devenir. Seul un surhomme de Nietzsche pourrait lui répondre à l'instar de l'auteur des Considérations Inactuelles: « Et qui te demande le bonheur ? » Nous ne le ferons pas, non seulement parce que nous « demandons le bonheur », mais parce qu'en toute honnêteté nous nous rendons compte que le livre de M. Herson est une œuvre sincère, révélatrice d'un effort de recherche des plus méritoires. Il est des fragments que nous avons particulièrement goûtés et appréciés, notamment dans le chapitre de conclusion intitulé « Pronostics ». Les lecteurs de cette œuvre y trouveront un puissant stimulant vers un « moi » meilleur et une société organisée sur des bases plus cohérentes.

MARIE-LOUISE

par Etienne Mériel

Les grands critiques modernes avaient, à plus d'une reprise, proclamé que les romans ayant pour cadre les petits patelins de province n'avaient plus droit de cité dans la littérature de nos jours. Ils prétendaient aussi que le grand public ne s'intéressait plus qu'aux sujets évoluant dans les grandes métropoles de ce monde. Etienne Mériel est un de ceux qui ont infirmé, d'une façon particulièrement significative, les déclarations péremptoires des grands critiques. « Marie-Louise » est un roman d'atmosphère. Mériel a osé faire évoluer ses personnages dans un petit village, coin perdu de la côte bretonne. Le sujet est simple, dénué de tout fouillis psychologique.

L'héroïne de ce roman, Marie-Louise, a soif du bonheur, à l'instar de n'importe quelle jeune fille de Vancouver ou de Shanghaï. Kléber, le gars qui revient du service, sait aimer avec force et simplicité. François, la mère Aglaé complètent véridiquement la liste des protagonistes de l'histoire que conte l'auteur. Le sujet, toujours maintenu dans les limites de son cadre pittoresque, se développe librement, légèrement, dès les premières pages, s'étoffe au fur et à mesure que l'action avance. La conclusion heureuse, mais logique et inévitable, vient mettre naturellement fin à l'histoire de Marie-Louise.

L'ouvrage de M. Etienne Mériel possède toute la vigueur et la finesse qui caractérisent les œuvres saillantes de la littérature française de nos jours.

MAALESH IN WONDERLAND

Recueil de dessins par Misha, textes de Mariette

Un petit ouvrage délicieusement amusant. Une série de caricatures très vivantes et de petites histoires pimentées, racontant les relations amicalement cocasses qui existent entre les « tommies » et le bon peuple d'Egypte.

Misha et sa collaboratrice ont longuement parcouru Le Caire, prenant des notes, cherchant l'inspiration au sein des mille et une scènes qui ont pour cadre les grandes artères de la capitale.

Voulez-vous rire pendant une heure ? Lisez « Maalesh in Wonderland ».



Réflexions d'un misogyne

ISIDORE AU ZOO

Isidore a le « cafard »... Cela vous étonne-t-il ? Moi pas, car je connais le secret de sa mauvaise humeur. Je m'en vais, d'ailleurs, vous le révéler. Comme beaucoup d'hommes, il ne peut vivre, ni avec, ni sans femmes... Mais chut !... Le voici qui s'approche de nous. Tâchons de le distraire.

— Alors, mon cher Isidore. Voudriez-vous venir avec moi au jardin zoologique ? Là, au milieu du règne animal, peut-être parviendrez-vous à oublier le sexe faible, cause de vos tourments...

— Bon, allons-y...

* * *

A l'entrée du jardin, un essaim de perroquets aux couleurs vives nous accueille avec son discordant babillage.

Moi. — Oh ! Qu'ils sont beaux !...

Isidore. — Beaux ? Ces perroquets font beaucoup d'effet... un peu trop même. Ne vous rappellent-ils pas notre amie Suzanne D. ? Jolie tête, jolie taille, jolies toilettes ! Vraiment attirante au premier abord. Mais quelle déception pour celui qui se hasarde à enlever l'écorce de ce beau fruit ! Il s'aperçoit alors que les phrases débitées sentencieusement par sa belle sont prises dans les romans... que sa démarche est copiée sur celle de Mae West, et son sourire sur celui de Norma Shearer... Pauvre petite ! Tel un perroquet, elle tâche de calquer sa personnalité sur celle des patrons en vogue...

Moi. — Et alors ?

Isidore. — Alors, tout en perdant son genre, elle défigure celui des autres...

Moi. — Tiens, tiens, Isidore... Je croyais que vous vouliez oublier les femmes...

Isidore. — Oh ! oui... Je commençais à oublier que je cherchais à les oublier. C'est la faute de ces affreux petits perroquets...

Moi. — Bon, allons-nous-en d'ici. Les autruches que j'entrevois au loin ont l'air plus intéressantes à observer.

DEVANT LE COIN DES AUTRUCHES

Isidore (après un moment de silence). — A quoi vous fait penser cet animal ?

Moi. — A... à... une jolie cape en plume d'autruche...

Isidore. — Femme superficielle... Eh bien, moi, les autruches me rappellent Réjane, cette délicieuse petite dont je fus épris il y a quatre ans. Elle était bien gentille, vous savez ? Hélas ! elle vivait dans un monde à part, fait d'illusion et de poésie... Comme ces autruches, elle enfouissait sa tête dans le sable pour échapper aux réalités de la vie. Mais, en fermant les yeux, a-t-elle réussi à intervertir l'ordre des choses ? Non, seuls mes sentiments envers elle ont changé. La lâcheté morale d'une Réjane décourage et finit par lasser...

DEVANT LA CAGE DES CANARIS

Isidore. — Oh ! Qu'il est doux le gazouillement de ces oiseaux ! Il charme, il enchante...

Moi. — Enfin ! Voici que vous donnez du répit à notre sexe.

Isidore (rêveur). — Je voudrais acheter une paire de canaris... Me laisser bercer par leur voix pure... mélodieuse... Oui, je compte... Mais, oh ! là, là... leurs cris répétés commencent à m'exaspérer !... Bel oiseau, ne pourrais-tu t'arrêter un moment de chanter ? Un court silence mettrait en valeur la beauté de ta mélodie...

Moi. — Mais qu'arrive-t-il donc, Isidore ? Je croyais que...

Isidore. — Voilà... Ces oiseaux me rappellent ma vieille amie Gertrude... Son incessant bavardage fut la cause de notre rupture. Si belle que fut sa voix, si intéressante sa conversation, j'ai fini par m'en lasser. Trop de miel écœure...

DEVANT LA CAGE DES RATS

Moi. — Regardez, Isidore, regardez comme ces rats mordillent le bois qui les entoure, rongent discrètement la jaquette que le gardien a distraitement jetée à leur portée...

Isidore. — Tout comme ces rats, Renée, mon dernier flirt, détruisait malicieusement la réputation de ses amies... Ses armes souterraines : confidences, mensonges, allusions... lui ont fait plus de tort à elle-même qu'aux autres, car son hypocrisie ne tarda pas à être découverte... et alors, je vous laisse deviner ce qui s'ensuivit...

Moi. — Encore les femmes ! toujours les femmes !... Allons, allons, éloignons-nous d'ici...

DEVANT DES GIRAFES

Isidore. — Tiens, voilà une attitude semblable à celle d'Hélène dans un salon quand elle s'installe dans un fauteuil, le cou haut, les yeux grands ouverts et... la bouche fermée. On a beau la regarder, essayer d'entamer avec elle une conversation... Inutile... Sa timidité excessive lui lie la langue... Si seulement elle pensait un peu moins à elle-même, peut-être gagnerait-elle plus d'assurance et deviendrait-elle plus éloquente que la girafe... cette éternelle silencieuse.

Moi. — Et après tout cela, mon cher Isidore, vous osez vous considérer comme un misogyne ? Vous prétendez détester les femmes, et voilà que depuis notre arrivée ici vous ne faites qu'en parler... Assez, assez, renoncez donc à cette attitude de mépris envers un sexe dont vous ne pouvez vous passer.

Isidore. — Je n'aime pas les femmes... parce que je les adore... Oui, mon amie... Si vous saviez quel idéal je me fais de la femme, et combien cet idéal se trouve peu conforme à ce que je rencontre autour de moi...

Moi. — Pardon, Isidore... Puisque nous sommes au jardin zoologique, aimeriez-vous connaître l'animal auquel vous ressemblez ?

Isidore. — Mais oui, avec plaisir...

Moi. — Venez donc.

DEVANT L'ÉTANG DES HÉRONS

Moi. — Le sage La Fontaine raconte qu'un héron, ayant méprisé carpe, brochet, goujon...

Isidore. — ...fut tout heureux et tout aise de rencontrer un limaçon.

Moi. — Parfaitement... Et vous souvenez-vous de la moralité de cette fable ?

Isidore. — Heu...

Moi. — Je m'en vais vous la dire :

Ne soyons pas si difficiles.
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Oui, mon cher Isidore, que cette fable vous serve de leçon, à vous et à vos congénères. Et puissent les femmes puiser dans vos remarques de tout à l'heure une source d'enseignements utiles...

Tout irait alors pour le mieux dans le meileur des mondes...

NADIA

VOTRE VISAGE
RÉVÈLE VOTRE CARACTÈRE

Cela vous semble-t-il invraisemblable ? Réfléchissez pourtant un instant. Songez au visage de l'une de vos amies et voyez si certains traits ne correspondent pas aux indications que je vous donne ci-dessous. Lorsque ces signes annoncent de bonnes qualités, c'est parfait. Mais quand ils indiquent de la jalousie, de l'entêtement, un manque de franchise... reconnaissez que c'est ennuyeux d'avouer cela à n'importe quel inconnu un peu averti...

Recourez donc aux soins de beauté pour déclarer à tous ceux qui vous regardent que vous avez un heureux caractère. Je souhaite seulement que, petit à petit, ces subterfuges vous influencent assez pour que vous acquériez, tout doucement, les qualités que vous affichez sur votre physionomie... un peu préparée.

a) Un grand front...

...dénote de l'intelligence. N'hésitez donc pas à dégager votre front. Coiffez vos cheveux en arrière. Ne laissez pas une mèche diminuer sa hauteur. Massez-vous, tous les soirs, avec une bonne crème nourrissante qui, peu à peu, effacera, ou diminuera tout au moins, les rides qui peuvent s'y dessiner déjà. Un grand front lisse est une preuve de jeunesse.

b) Les sourcils...

...qui se rejoignent au-dessus du nez indiquent un tempérament jaloux. Il est bien simple de s'épiler pour cacher ce défaut qui peut assombrir tant d'heures joyeuses. Servez-vous d'une pince et, après avoir massé l'endroit à épiler, ôtez les poils un à un. Enduisez ensuite d'une bonne crème et ne poudrez qu'au bout d'une heure.

...Les sourcils qui barrent horizontalement le front affirment l'irritabilité et la susceptibilité. Epilez-les donc seulement par en dessous, de façon qu'ils apparaissent assez arqués et qu'ils adoucissent tout votre visage.

c) Les yeux brillants...

...disent la gaieté du caractère. Baignez donc vos yeux tous les jours et ayez la précaution de passer une petite brosse enduite de brillantine sur vos cils et vos sourcils lorsque tout votre maquillage est terminé. Vous ne pouvez vous imaginer combien ce petit soin de beauté augmentera le rayonnement de votre visage et vous donnera un je ne sais quoi de très frais et de très soigné.

d) Les bouches un peu grandes...

...annoncent la générosité et la bonne humeur. Si votre bouche est petite, mettez du rouge sur toute la lèvre, jusqu'à l'extrême bord, afin de l'allonger un peu, et insistez sur la lèvre inférieure afin qu'elle apparaisse plus épaisse que l'autre.

e) Les commissures des lèvres...

...qui tombent font immédiatement penser à une nature boudeuse et morose. Cependant, bien des gens heureux ne songent pas à cet aspect de leur bouche. Jetez un coup d'œil sur un miroir et, s'il vous renvoie une image marquant quelque dégoût, souriez bien vite ou sifflez, pour paraître plus jeune de dix ans...

f) Un menton assez fort...

...promet, en général, de l'énergie et de la décision. Si le vôtre est un peu fuyant et mou, donnez-lui du ton, faites-le ressortir dans votre visage en lui appliquant très légèrement du rouge que vous recouvrirez, bien entendu, de poudre.

* * *

Et, comme je vous l'ai dit plus haut, efforcez-vous ensuite d'acquérir vraiment ces qualités. Vous verrez que votre vie changera, que vous réussirez mieux ce que vous entreprendrez et que vous serez, dans l'ensemble, plus heureuse.

Il suffit parfois de vouloir être bonne, confiante, gaie et généreuse, pour le devenir vraiment.

ANNE-MARIE

Conseils à mes nièces...

Nièce « Perplexe »

Si ce jeune homme vous aimait vraiment — comme vous le dites — il aurait pu vous demander en mariage. Je ne comprends vraiment pas la raison de son silence. Est-il marié ? Si oui, vous ne devez plus le revoir. Dans le cas contraire, qu'est-ce qui l'empêche de se déclarer ? Vous n'êtes que fiancée, Dieu merci, et il vous est facile de reprendre votre parole. Pourquoi ne lui parleriez-vous pas très franchement ?

Nièce « Deuil »

Six mois de deuil suffisent dans les deux cas. Vous pouvez déjà, au bout de trois mois, porter des cols blancs, du blanc et noir, du violet ou du gris.

Nièce « Lyl »

Vous trouverez prochainement dans ma rubrique « Féminités » un article sur le sujet qui vous intéresse. Suivez point par point les conseils que je donne et vous verrez avec quelle rapidité l'état de votre peau ira en s'améliorant.

Nièce « Il veut m'épouser »

Non, je suis contre l'idée du divorce, et ce n'est pas moi qui approuverai votre conduite. Pourquoi avez-vous brisé ce ménage ? Ne pensiez-vous pas que, là-bas, une pauvre femme attendait son mari ? Vous avez réussi à détourner celui-ci de ses devoirs conjugaux et vous voulez que je vous en félicite ? Croyez-vous vraiment que votre bonheur sera durable ? Il a été construit sur les ruines d'un autre, cela ne pourra pas vous porter bonheur. Croyez-moi, quittez votre ami, il est jeune. Comme il est militaire, il pourra partir un jour et vous oublier. Peut-être retournera-t-il alors à sa femme ? Soyez très forte et rompez tout de suite.

Nièce « Mon beau militaire »

Voyez ma réponse à « Il veut m'épouser ». Vos cas étant identiques, je ne pourrai qu'ajouter une chose : un homme, éloigné de sa femme, est sujet à des tentations. Aujourd'hui il vous aime, vous êtes tout pour lui, mais demain ? Croyez-vous que, la passion une fois passée, il ne vous abandonnera pas, comme il l'a fait avec son épouse ? Rompez tout de suite. Brisez vos liens brutalement. Vous aurez mal, mais, dans des pareils cas, ce moyen est le seul à recommander.

Nièce « Amoureuse sans le savoir »

Lorsque votre jeune ami viendra en permission, vous aurez tout le temps pour lui dire que vous l'aimez. Puisqu'il vous aime aussi, rien ne vous empêchera de vous fiancer. Je vous souhaite bonne chance. Oui, vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez...

Nièce « Florine » (Criquet)

Adressez-vous à un magasin vendant des articles de sport. Là on vous renseignera amplement sur la question qui vous intéresse tant. Je ne puis, à mon grand regret, vous aider dans votre choix, car je ne m'entends pas du tout en ce genre de choses.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Que ne suis-je, par la grâce du ciel, garçon coiffeur ! Parfaitement ! Coiffeur pour dames j'entends, car les ouvriers spécialisés, chargés de tondre nos nuques masculines et niveler nos mèches folles, n'ont jamais dépassé des recettes d'une moyenne normale. Mais quand il s'agit des femmes, grands dieux, quelle aubaine ! Si la fortune sourit aux audacieux, elle sourit surtout aux coiffeurs pour dames, principalement depuis l'invention géniale de la « permanente » dont il ne faut chercher la définition dans aucun dictionnaire puisqu'elle ne dure que de quatre à six mois.



Et cette permanente ne va pas sans mise en pli hebdomadaire, sans shampooing pour décrasser le cuir chevelu, et sans friction savante destinée à donner à votre coiffure cette souplesse si désirable quand on veut paraître belle aux yeux de son mari et de son entourage.

Evidemment, ma cousine, la coquetterie est féminine et je sais des femmes qui renonceraient à tout, sauf à leur visite hebdomadaire chez leur Figaro qu'elles élèvent à l'image d'un dieu et dont elles sollicitent des rendez-vous au téléphone avec des voix suppliantes et des termes qu'elles essaient de rendre aussi convaincants que possible, à rendre plus d'un mari jaloux.

— Allô ! disait l'autre jour sur un ton suave votre amie Lisette au téléphone, tandis que se poursuivait dans le living-room de son appartement une partie de bridge épique entre ses invités. C'est vous Pluton ? A quelle heure pouvez-vous me prendre ?

— ?

— Quoi ! c'est impossible ? Pas une minute de libre ? Pluton, je vous en supplie, trouvez-moi un petit moment, n'importe quand. J'ai une soirée imprévue et vous n'allez pas me la faire rater.

— ?

— Pluton, faites des miracles, je vous en conjure. Il me faut aller à cette soirée coûte que coûte. Quoi ! vous allez consulter votre liste ?...

Il fallait voir l'expression de Lisette à ce moment. On eut dit qu'elle attendait une manne céleste et que, de la réponse de son coiffeur, devait dépendre le destin de sa vie.

— Quatre piques ! annonçai-je à ma jolie partenaire, tout en continuant d'épier la jeune femme qui attendait avec émotion le verdict de son interlocuteur.

Soudain, la voix reprit :

— Pluton, Pluton, vous êtes un amour, vous êtes le plus grand homme du siècle et ma reconnaissance envers vous sera éternelle. Alors nous disons à huit heures moins dix. Mais vous ne me ferez pas attendre, n'est-ce pas ? Car après je dois rentrer m'habiller.

Et la voilà revenue toute joyeuse parmi nous, les yeux luisants et la lèvre souriante et nous présentant avec entrain petits-fours et sorbets variés.

— Ce Pluton, quel artiste ! s'exclama-t-elle soudain en s'adressant à ma partenaire. Je me demande ce que nous ferions sans lui, n'est-ce pas, chérie ?

— Trois sans atouts, repartit l'autre en approuvant Lisette avec une mine extasiée.



Et vous voudriez, ma cousine, que nous n'enviions pas le sort de ces bienheureux qui ne subissent de la part des femmes ni la mauvaise humeur manifestée envers le mari, ni leurs griefs, ni leurs reproches et qui ne reçoivent que sourires et remerciements chaleureux.

Hélas ! ma cousine, je ne suis plus à l'âge où l'on peut encore changer de métier, mais je vous assure bien que si le choix m'en était donné je ne deviendrais ni avocat, ni ingénieur, ni médecin, ni commerçant d'aucune sorte, mais bien coiffeur spécialisé.

Mes revenus en seraient considérablement augmentés, sans oublier la place de choix que j'occuperais dans l'esprit de ces dames.

Bien affectueusement

SERGE FORZANNES

Nièce « Blonde désespérée »

J'ai reçu une lettre pour vous. Voulez-vous m'envoyer vos nom, timbres et adresse pour que je puisse vous la faire parvenir ? Je pense souvent à vous. Que devenez-vous ?

Nièce « Ody la lycéenne »

Vous devez, pour votre taille, peser 62 kg. 500 ; tour de poitrine : 88 cm. ; tour des hanches : 92 cm. ; tour de taille : 70 cm. ; tour de bras : 28 cm. ; tour de cuisses: 51 cm. 6 ; tour du cou : 35 cm. ; tour du mollet : 35 cm. Voyez si vos mesures correspondent à celles que je vous donne. Sinon faites tout votre possible pour les atteindre.

Nièce « Diana »

L'amour transforme. Après le mariage, vous ne serez plus aussi autoritaire et indépendante. Ce sont là des caprices de jeunes filles qui passent avec le temps. Votre fiancé a raison de vous prier de toujours porter des bas. C'est plus élégant et, aussi, plus distingué. Mais il n'a pas le droit de vous demander de porter de hauts talons, surtout si cela vous fatigue. Faites-lui voir votre point de vue et, puisqu'il est un homme d'esprit, il n'insistera plus. D'ailleurs, avec votre taille, les talons n'ont pas leur raison d'être.

Neveu « Touvia »

Adressez-vous à la légation des Etats-Unis, 24, rue el Nabatat, Garden City. Là on pourra vous renseigner utilement quant à la façon dont vous devrez vous prendre pour retrouver la personne en question.

Neveu « Embarrassé »

Vous devez absolument tout raconter à cette jeune fille. Vous n'avez pas le droit de l'épouser si vous ne lui faites pas partager votre secret. Ce serait aussi malhonnête que méchant de votre part.

Neveu « Honteux de son écriture » (Beyrouth)

Votre écriture est, en effet, presque illisible. Pourquoi ne commencez-vous pas par former vos lettres tout doucement, sans précipitation, au lieu de courir comme cela, sur le papier ? Achetez-vous des cahiers de calligraphie et appliquez-vous régulièrement au moins pendant une demi-heure chaque jour à refaire votre écriture.

TANTE ANNE-MARIE



Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

L'AFFAIRE DE HOLMDALE TOWERS

On communiqua à Blacker que Mr Justin Court avait été trouvé mort dans sa résidence à Holmdale Towers. Tout semblait indiquer un empoisonnement. Le défunt avait récemment épousé Miss Katherine Penny, la célèbre actrice.

Le détective interrogea tout d'abord Mrs Mary Angus, la femme de ménage. Elle avait été au service du défunt longtemps avant son mariage. Court, à ce qu'il semblait, s'était couché la veille à 10 heures du soir, après avoir bu un verre de porto.

— Pouvez-vous me dire qui se trouvait avec Mr Court au moment où il but le porto ? demanda l'enquêteur.

— Personne, sauf sa femme.

— A-t-elle bu également du porto ?

— Non, elle prend d'ordinaire du sherry.

Blacker examina pendant quelques instants le verre à porto dans lequel le défunt avait bu, et ensuite demanda la clef de la cave. Il y trouva quatre bouteilles de vin de porto, qu'il fit emporter aux fins d'analyse. Avant de quitter le sous-sol, il se pencha et ramassa un pétale de gardénia qui se trouvait par terre et qu'il renifla. A son grand étonnement, il s'aperçut que le morceau s'était détaché d'une fleur artificielle.

Ensuite, le détective interrogea Mrs Court.

— Avez-vous été à la cave hier soir, pour chercher du porto ?

— Non, fut la réponse étonnée, je ne descends jamais à la cave.

— Portez-vous des fleurs, des gardénias, par exemple ?

— Pourquoi demandez-vous cela, inspecteur ?

— Oh ! par simple curiosité.

— Les gardénias, dit la jeune femme, sont mes fleurs préférées. Lorsque je n'arrive pas à en trouver de naturelles, je me contente de fleurs artificielles que je parfume avec de l'essence de gardénia.

L'enquête révéla qu'une femme avait acheté quelques jours auparavant de l'arsénic chez un pharmacien de la ville. Dans le registre des poisons figurait une signature inconnue tracée par une main non moins mystérieuse. Dans le bureau de Court, Blacker trouva plusieurs lettres sentimentales, adressées à la victime par plusieurs femmes.

— Il me semble que Court devait être un grand Don Juan, avant son mariage.

Il fit appeler Mrs Angus.

— Pouvez-vous me dire si Mr Court avait eu des aventures amoureuses avant d'épouser Mrs Court ?

— Plusieurs, dit la femme amèrement. En fait, il m'a promis même une fois de m'épouser.

Quelques minutes plus tard, Blacker écoutait l'exposé de son assistant :

— Je suis bien intrigué. L'une des deux femmes a commis le crime : Mrs Angus ou la femme du défunt. Toutes deux peuvent avoir des mobiles apparents. Mais laquelle est donc coupable ? Est-ce la femme de ménage, qui ensuite a laissé dans la cave le pétale afin qu'on accuse sa maîtresse ? Ou bien est-ce Mrs Court qui a essayé, dans le livre des poisons du pharmacien, d'imiter l'écriture de Mrs Angus ?

— La femme qui a tué Mr Court, expliqua l'inspecteur, est...

Comment Blacker a-t-il pu découvrir la coupable ?

LE JEU DES POÈTES

C'est un jeu très amusant et beaucoup plus facile qu'on ne le croirait au premier abord.

Les garçons et les filles s'assoient en cercle, autant que possible en alternant.

Chacune des filles, ou encore un joueur sur deux, prend une feuille de papier et un crayon et écrit un premier vers quelconque, de 4, 6, 8, 10 ou 12 pieds. Par exemple le vers :

J'aime beaucoup ma tante Emma.

Comme de juste, tous ces premiers vers sont différents puisque les joueurs inscrivent celui qui leur passe par la tête. Le directeur du jeu demande alors : « Terminé ? » Et si tous répondent : « Oui », il commande : « Passez ».

Alors les papiers passent au voisin de droite, qui doit écrire le second vers, en le faisant rimer avec le premier. Par exemple, le joueur qui recevra le papier portant le vers cité plus haut écrira :

Qui m'a conduit au cinéma.

Et de nouveau, les poésies commencées passent au voisin de droite, qui inscrit un nouveau vers, d'un nombre de pieds égal, et se terminant par une nouvelle rime.

On obtient ainsi des poésies cocasses et imprévues, dont la lecture, à la fin du jeu, est très amusante.

HENRI IV
et le nombre 14

Il naquit quatorze siècles, quatorze décades et quatorze ans après la nativité de Jésus-Christ. Il vint au monde le 14 décembre et mourut le 14 mai ; il a vécu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours et quatorze semaines ; il y a quatorze lettres dans son nom : Henri de Bourbon.

SAGESSE

● On jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. *Chateaubriand*

● L'homme qui sèche une seule larme mérite plus de gloire honnête que celui qui répand des mers de sang. *Byron*

● Pourquoi craindre la mort ? Tant que je suis ici, elle n'y sera pas... et quand elle viendra, je ne serai plus ici... *Proverbe indien*

SOLUTION

L'AFFAIRE DE HOLMDALE TOWERS

C'est Mrs Angus qui est la meurtrière. Lorsque Blacker ramassa le pétale, il se rendit compte qu'il était artificiel parce qu'il n'avait aucun parfum. Mrs Court avait pourtant l'habitude de parfumer ses fleurs non naturelles avec de l'extrait de gardénia. Si Mrs Angus avait tiré un pétale d'une fleur déjà portée, il est probable que le mystère n'aurait pas été éclairci. Mais le hasard a voulu que la partie choisie fût d'un bouquet qui venait d'arriver de chez le marchand. Mrs Court ne l'avait pas encore porté, puisque aucune trace de parfum n'avait marqué le pétale. Il fut donc établi que c'était la femme de ménage qui avait semé le faux indice, dans le but de faire accuser sa maîtresse.







L'HOMME DU BLACK-OUT

Dans l'obscurité épaisse du black-out, la voix de l'étranger sonnait agréablement. Mes yeux, désormais habitués aux ténèbres, aperçurent vaguement un uniforme khaki, une silhouette solide qui se détachait d'un groupe de figures spectrales.

L'autobus était en retard. La nuit était froide et triste. Bill, mon mari, et l'étranger furent d'accord là-dessus. Ils échangèrent des considérations banales sur le retard des autobus. J'ajoutai une ou deux remarques sur l'inclémence de la température. Au bout de quelques instants, Bill se rendit compte que son interlocuteur était un homme assez cultivé, qui avait dû rouler sa bosse aux quatre coins du monde. Ils parlèrent de la vie nocturne dans les villes d'outre-mer, et il me parut que le froid avait diminué. Tous deux connaissaient Marseille, Port-Saïd, et des ports très lointains, quelque part dans le monde. Une similitude d'opinions et d'idées les rapprocha.

— Il y a vingt ans, disait le soldat, jeunes gens et jeunes filles restaient à la maison au lieu de se courir après dans les rues, ou bien de flirter à tous les carrefours sombres.



Les deux hommes émirent des doutes quant à l'avenir de la moralité nationale, sans se rendre compte que leurs pères avaient dû à coup sûr échanger des propos semblables au sujet de leur génération. Le soldat préconisait des changements radicaux. Il fallait porter remède à un déplorable état de choses. Néanmoins, ajouta-t-il, il était heureux de se trouver en Angleterre. Il avait vécu pendant de longues années en Orient.

Bill et l'étranger devinrent tout à fait amis. L'autobus arriva, trop tôt à leur gré. Ses phares voilés éclairèrent un peu la silhouette khaki du soldat. Je pus apercevoir son visage. Il était un peu plus vieux que je ne me l'étais imaginé.

Nous nous hâtâmes vers le véhicule, essayant de fendre la foule qui l'avait pris d'assaut. Lentement, l'autobus s'ébranla et commença à dévaler les rues noires.

Sur la plate-forme antérieure, le soldat s'efforçait de continuer la conversation avec mon mari, par-dessus les têtes de trois ou quatre passagers.

— Vous devez venir à la maison nous voir, proposa Bill impulsivement.

Le soldat hésitait.

— Ma femme serait charmée de vous recevoir. N'est-ce pas, chérie ?

— Vous me feriez un grand plaisir si vous veniez prendre une tasse de thé, dis-je. Tenez, voici ma carte.

Il saisit le petit carré blanc en allongeant son bras au-dessus des personnes qui se tenaient entre nous. Il nous remercia chaleureusement et sauta légèrement de l'autobus. Il disparut dans le black-out.

— Un homme très intéressant, commenta Bill. Il a passé la plus grande partie de sa vie à l'étranger. Un soldat de carrière, sans doute. Il a dû tenir garnison en Orient.

— Je n'ai pas fait attention à son grade.

— Il est sous-officier. J'espère qu'il n'oubliera pas de venir nous voir. Les amitiés les plus intéressantes que j'ai contractées dans ma vie sont nées d'une rencontre due au hasard.

— Je ne crois pas qu'il oubliera de venir, dis-je.

Le soldat n'oublia pas, en effet. Précédé par un billet conventionnel nous demandant si nous étions à la maison le dimanche suivant, il sonna à notre porte. Maintenant je pouvais le voir distinctement. Il approchait de la cinquantaine, mais sa carrure était encore jeune. Des yeux pensifs, un visage intelligent, des lèvres légèrement sensuelles complétaient le portrait de cet homme que je trouvais étrange. Sa conversation était extrêmement vive. Il se mit immédiatement à l'aise dans cette pièce aux tentures lilas et grises, aux larges fenêtres et à la grande cheminée.

Il parla des livres qu'il avait lus et des pièces de théâtre auxquelles il avait assisté à Londres. Il analysa savamment les principales caractéristiques de la mentalité hindoue ; il nous raconta comment se déroulait la vie dans les garnisons de montagne ; il trouvait toujours l'aspect romantique de chaque chose, ce qui lui conférait par moment un air juvénile, presque enfantin.

Ensuite, notre hôte nous parla de lui-même. Il avait fait toute la dernière guerre ; ensuite, il avait longtemps vécu sur le continent. A l'ouverture des hostilités en 1939, il s'était engagé immédiatement.

Ses vues sur l'existence avaient manifestement subi l'influence de ses longs séjours à l'étranger. Il nous parla des marchés français et des soupes italiennes. Il aborda le sujet des femmes et des chiens avec une pointe de sentimentalité. Après une discussion un peu plus intime sur nos conceptions individuelles de la philosophie de la vie, la conversation tomba soudainement de ces hauteurs pour aborder un cas que les journaux de l'époque exposaient en de grandes manchettes et en de longs articles.

Un homme, très intelligent, disait-on, mettant en pratique des principes inusités, avait fondé une colonie communale dans laquelle il avait attiré des jeunes filles d'excellente famille et de non moins bonne éducation. Dans un grand champ aménagé en ferme, les jeunes femmes vivaient comme épouses de l'original, et plusieurs lui avaient donné des enfants. L'attraction que cet homme exerçait sur ses disciples féminins était totale, au point que les femmes n'avaient d'autre ambition que de satisfaire au moindre de ses désirs, et qu'elles toléraient de bonne grâce la cohabitation avec les autres épouses de leur maître. Les journaux révélèrent que l'une des pensionnaires de la colonie avait épousé un brave homme, mais le charme diabolique et la puissance du polygame convaincu furent tels qu'au bout d'un certain temps la jeune femme quitta son mari et vint reprendre la vie commune avec cet homme qui n'avait ni un physique attrayant, ni d'argent, ni de bonnes manières.

L'affaire fut divulguée par une action en justice intentée par un mari abandonné, auquel les charmes de la vie en commun ne disaient rien. Le chef de la colonie, qui se couvrait toujours avec le bouclier de sentiments ultra-chrétiens, s'était fait photographier en train d'abattre un arbre. A l'arrière-plan, on pouvait voir ses femmes qui nourrissaient des cochons. Les reporters avaient interviewé plusieurs de ces épouses, lesquelles avaient été unanimes à déclarer qu'elles ignoraient complètement la jalousie.

Les commentaires de notre ami soldat furent particulièrement sévères :

— On ne devrait pas permettre de vivre à un individu pareil.

Ce verdict ressemblait à une simple expression d'opinion, et je n'y attachai aucune importance. Pas plus d'ailleurs que je ne pris en considération la phrase de Bill : « J'aimerais tuer de ma main ce sale individu. »

— Le plaignant aurait dû le tuer, dit le soldat sur un ton solennel, au lieu de s'adresser à la justice.

— Il aurait été pendu, remarquai-je avec un réalisme sur lequel je me plus à insister.

— Certainement pas, dit le soldat pensivement. On peut toujours liquider un individu malfaisant sans se faire prendre. Plusieurs personnes meurent de mort violente sans qu'aucun soupçon ne vienne aux autorités. Ceux qui se font pincer commettent la faute d'être trop compliqués dans l'élaboration de leur crime.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bill.

— Exactement ce que je dis. Il existe des moyens de tuer qui ne laissent pas de traces, pas d'indice.

Je me mis à rire :

— Vous êtes un homme dangereux. Je n'aimerais pas vivre avec vous.

— Si j'avais été le fiancé ou le mari d'une de ces jeunes femmes, il est certain que j'aurais expédié ce charlatan dans l'autre monde.

Se vantait-il gratuitement ? Non, je pense.

— Tranquillement et secrètement, ajouta le soldat avec un sourire.

Une sensation indéfinissable s'empara de moi. C'était une après-midi brillante d'hiver, et j'étais là, plongée en plein mélodrame.

— Il faut se débarrasser de la vermine, insista le soldat, c'est tellement simple... Je vais vous donner un exemple. Pendant la dernière guerre, un certain officier de très haut rang — vous connaissez sûrement son nom — avait établi ses quartiers dans un vieux château français, à l'arrière des lignes. Son ordonnance était tombé éperdument amoureux d'une jolie soubrette française qui travaillait dans le manoir.

« C'était un endroit merveilleux, bien en arrière du front. L'officier et son ordonnance auraient pu vivre là-bas parfaitement heureux. Mais le soldat ne connaissait pas le bonheur. Il aimait cette jeune fille à la folie, je le répète. Evidemment, quelqu'un d'autre s'était aperçu du charme de la jeune personne. La jolie soubrette n'avait pas échappé à l'attention de l'officier, grand coureur de cotillons. Un matin, il la rencontra sur le perron. Elle fit un pas de côté pour la laisser passer. Il essaya de l'embrasser et lui fit des avances. Devant le chef des domestiques qui était survenu à l'improviste, la jeune fille au tempérament irritable gifla énergiquement l'officier.

« Vous pouvez voir d'ici l'indignation du chef du personnel. Une jeune soubrette qui se permet de gifler un officier aussi important ! C'était incroyable. On ne pouvait songer à garder la jeune fille. Tombée en disgrâce, elle fut envoyée dans une autre partie de la France. Il fut impossible à l'ordonnance de retrouver son adresse. Il ne devait plus la voir.

« Mais il n'oublia pas. L'officier qu'il servait était la cause directe de cette séparation affreuse. Il ne vécut plus que pour la vengeance. Ses sentiments envers la jeune fille se transformèrent en une passion vengeresse.

Je regardais le visage de notre hôte, pendant qu'il parlait. Maintenant ses yeux brillaient. Sans doute les amoureux finiront par se retrouver. Il était romantique, je l'ai déjà dit.

Fascinée, je continuai à le dévisager. L'ombre qui couvrait son visage était complètement dissipée maintenant. Il souriait. Je remarquai une fois de plus que ses lèvres étaient sensuelles, mais il avait des manières charmantes.

— Plus tard, le fameux officier et ses hommes furent transférés en Orient. Le travail de l'ordonnance consistait également à entretenir la garde-robe de l'officier. Chaque jour, il nettoyait soigneusement les uniformes, les frottant au pétrole ; ensuite, les repassait. Il connaissait les habitudes de son maître. Il savait que tous les matins, en quittant la maison, l'officier allumait une cigarette qu'il fumait en route.

« Le jour fatal, l'ordonnance aida l'officier à endosser sa tunique. Il venait de la nettoyer au pétrole. Il avait consciencieusement saturé toutes les coutures de liquide inflammable. Lorsque le grand homme alluma sa cigarette, il fut immédiatement enveloppé de flammes. Vous avez sûrement dû lire dans les journaux la nouvelle de sa mort prématurée... Sa carrière avait été très brillante. Personne ne songea à soupçonner l'ordonnance qui avait essayé d'éteindre les flammes *au péril de sa vie.* »

Maintenant, les yeux du vieux soldat brillaient d'une flamme triomphale.

— Il était *le seul* à savoir la vérité...

— Le *seul* ?

— Précisément. Naturellement, cela se passa il y a très longtemps. En Orient. Il en revint complètement insoupçonné.

— Mais alors, comment... comment *savez-vous*... ?

Je ne pus achever ma question. Les mots s'étaient arrêtés dans la gorge...

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 21 AU DIMANCHE 27 SEPTEMBRE
UNITED ARTISTS présente

Victor McLAGLEN * *Frances* FARMER * *Jon* HALL

dans

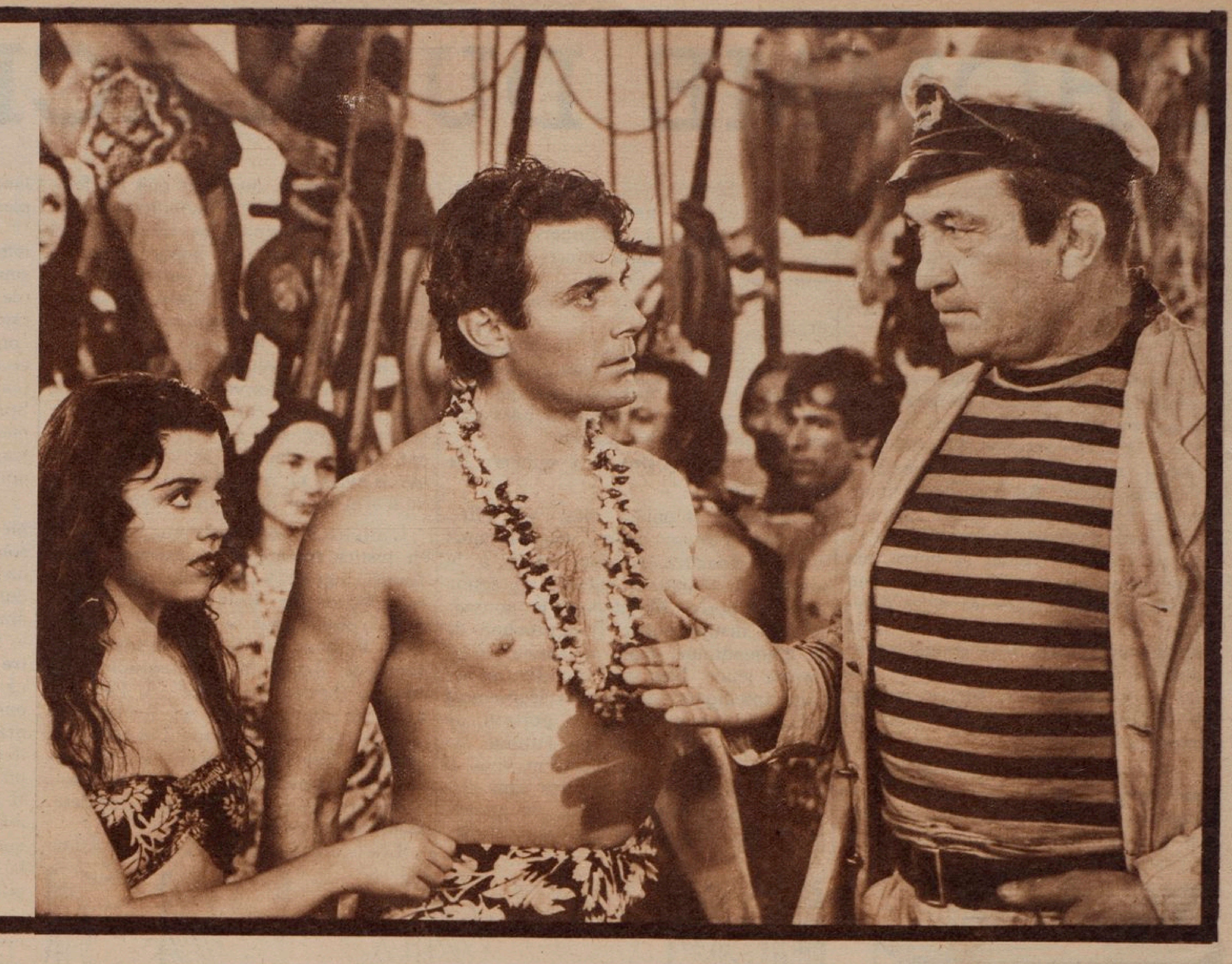
"SOUTH OF PAGO PAGO"



Dans le Paradis des mers du Sud, un roman d'amour passionné et d'aventures passionnantes !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 22 AU LUNDI 28 SEPTEMBRE
COLUMBIA PICTURES présente

Joan BENNETT * *Franchot* TONE

dans

"WIFE TAKES A FLYER"

Le plus grand éclat de rire depuis que le rire a été inventé !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

ACTUELLEMENT
UNIVERSAL PICTURES présente

Bud ABBOTT * *Lou* COSTELLO
MARTHA RAYE ✲ CAROL BRUCE

dans

"KEEP'EM FLYING"



Un gigantesque éclat de rire avec les rois du burlesque !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTCALES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.

